

L'ÉQUERRE

ROCKS MODERNES

N° 6 - 25 F

87

10 ANS DE PUNK

IGGY POP
FUCK DEATH

TOUJOURS
LE PLUS
GRAND

NUMÉRO
SPECIAL
PHOTOS
C O L D

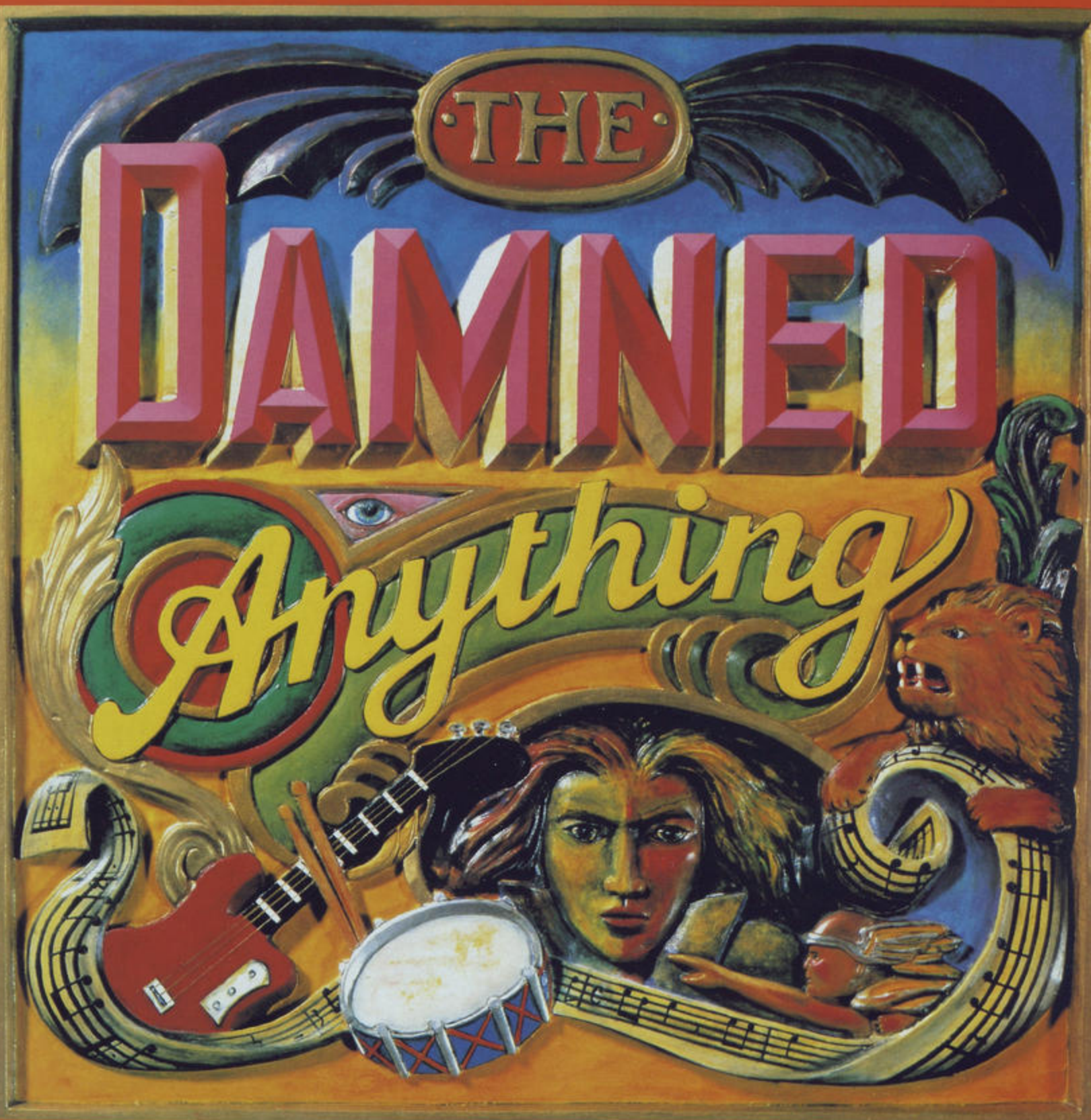
M 1571 - 6 - 25,00 F



3791571025000 00060

Photo de couverture : Claude Gassian

ALBUM / CASSETTE / COMPACT
254348-1



TOURNÉE FRANÇAISE
(SOUS RÉSERVES)

Le 9 Février à Montpellier (ROCKSTORE)

Le 19 Février à Toulouse (APOCALYPSE)

Le 20 Février à Lyon (ENTPE)

Le 21 Février à Paris (LA LOCOMOTIVE)

L'EQUERRE



GRACE
page 3



JEAN-JACQUES
page 24



DIAMANDA
page 13



ANTOINE
page 38

SOMMAIRE

2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 8 - 9 - INSTANTS

musique, livres,

10 - 11 - CHOCS

Le chinois photographeur et le chinois photographié

12 - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 - 19 - 24 - 25

MOTEURS

Diamanda Galas, Simon Huv Jones, Juliette, Philippe Fichot, Carmel, Mc Court, Ray Davies, Tai-Luc, Cathy Claret, The Stranglers.

20 - 21 - 22 - 23 - RAFALE I

1967/1987 le psyché revient, par Patrick Rognant

26 - 27 - 28 - 29 - RAFALE II

Pop, funk, techno, chansons : 4 couples d'Equerre

30 - 31 - CULTURE

Apogée, chapitre IV et V, par Yves Adrien, une lecture à suivre... de près

32 - 33 - 34 - 35 - 36 - 37 - 38 - 39

RAFALE III

Antoine Giacomoni : un portfolio tendre et froid, le photographe à la new wave dimension.

40 - 41 - INTERVIEW

Tippa Irié : de "Hello Darling" à "Panic-Panic" par Olivier Cachin

42 - 43 - MUSIQUES CHRONIQUES

Se brancher sur les gammes de Mr Spock.

44 - 45 - COURRIER

Des lecteurs(trices) qui écrivent comme des livres

46 - 47 - AGENDA

Les gens, les lieux, les annonces

Photo de couverture : Claude Gassian,

Dos et 3^e de couverture :

Iggy Pop par Yves Adrien, l'A.F.P., Alain Pacadis et Robin Desbois

Ce numéro contient une carte-réponse destinée aux abonnés

OYEZ ! OYEZ ! OYEZ !

A l'aube de 1987 qui annonce 90, Iggy Pop est revenu pour faire monter notre adrénaline. Seul grand, très grand, le plus grand, le premier KING directement après Presley, Iggy nous transmet le message : tout est possible. Tant de gens peuvent être "le futur" ou "le boss", lui est le meilleur. Personnalisation de son époque comme Elvis l'était de la sienne. Pur punk avant la lettre et que les anglais n'en fassent une mode. Révolutionnaire, radical, jusqu'au-boutiste, excessif naturellement, outrageux, phantasme, zombie, créature à la Frankenstein et merveilleusement humain, Iggy "remet les pendules à l'heure" et en ce moment ça fait du bien, c'est même indispensable. Un journal de "rocks modernes" ne pouvait que lui rendre hommage. Légende vivante, il passe dans le monde des humains comme un saint, comme un démon et, tant qu'à faire, on peut bien dire que toute la musique d'aujourd'hui vient de lui et, avec le Velvet, c'est le musicien le plus vénéré. L'EQUERRE l'a rencontré mais on ne va pas vous bassiner avec la couleur de son tee shirt ou comment ses jeans sont usés (pas du tout), ni des détails avec les événements backstage (ce sera pour une autre fois). Il y aura juste quelques opinions et son autographe.

BONNE ANNEE 1987.

L'EQUERRE-ROCKS MODERNES est éditée par l'Association GLORIA, 1, rue de Messine 75008 PARIS. 54.59.03.02. Directeur : Philippe Djanoumoff. Rédaction : Yves Adrien, Olivier Cachin, Cédric Deléée, Robin Desbois, Sophie Lenormand, Sophie M., Dominique Perolles, Pierre Peronne (correspondant à Londres), Valérie Saget. Illustrations et Photos : Michel Amet, Banjee, Carlotta, Claude Gassian, Antoine Giacomoni, Geg Gorman, Bertrand Mégnac, Renaud Monfourty, Pops, Tseng Kwong Chi, Dominique Vayssat. Photographie : Cardot s.a.r.l. Coulommiers. Imprimé par Delcambre à Paris. Copyright L'EQUERRE tous droits réservés. Dépôt légal à parution. La rédaction n'est pas responsable des textes ni des photos demandées. Dépôt légal à parution. Commission paritaire n° 87561. I.S.S.N. 0223 310 X. Diffusion N.M.P.P. Inspection des ventes S.I.P. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : PHILIPPE DJANOUMOFF.

INSTANTS MUSIQUE

DESSINS CALOTTA



Par Robin Desbois, Philippe Djanoumoff, Sophie Lenormand, Sophie M., Patrick Rognant, Valérie Saget.



SORTI DES LIMBES il y a deux ans à la faveur des nuits d'Alice In Wonderland, la boîte « légendaire » de Klive, chanteur de Doc And The Medics, **BREATHLESS** n'en est pas pour autant un groupe de revival psychédélique. Ce quatuor londonien perpétue l'héritage de Syd Barrett avec un son résolument moderne. Leur goût pour l'éther et le planant en ferait des petits frères acides des Cocteau Twins. Leur dernier maxi *Nailing Colour To The Wheel* (Tenor Vossa/The Cartel) nage dans des atmosphères intimes et des dialogues précieux avec les anges. Déjà derrière eux un album : *The Glass Bead Game* et trois singles : *Waterland*, *Ageless* et *Two Days From Eden*. Ce dernier leur a valu une mention spéciale de notre confrère italien Rockerilla. Ils rejoignent les nouveaux poètes pop : Julian Cope, Legendary Pink Dots entre autres, la fragilité adolescente en plus. P.R.



BIFF, BANG, POW à Reims. La ville où la grande Nico avait joué il y a très longtemps de son harmonium magique (et portatif) dans le cadre sacré de la cathédrale il y a plus de dix ans à vu, à la M.J.C. Paul Claudel — restons catho — un nouveau style éclater. Après The Jesus & Mary Chain, qui y ont donné leurs premiers concerts français, c'est le groupe d'Alan Mc Gee, manager de Jesus & Mary, qui s'est produit le 25 octobre. Après une première partie assurée par Brigitte Rurale, groupe local, Biff, Bang, Pow devait asséner devant une salle petite mais comble sa musique cahotique et véhémente. Rappelons qu'Alan Mc Gee, leader de ce groupe, est également patron de Creation Records, un des labels les plus passionnants de la nouvelle scène anglaise. B.B.P. sortira bientôt un quatrième 45 T. : *Someone Stole The Wheel Of My Scooter* avec un invité, le rémois J.C. Bouchard. Un second album suivra. R.D.



GRACE JONES, vivante statue d'ébène et incarnation de la glace brûlante a commencé sa carrière à Paris où elle était venue pour être mannequin dans les années 75. Son physique exceptionnel ne la prédisposait pas à un énorme succès dans ce milieu où règnent l'aseptisé et le clean, de préférence blanc. Mais, au cours de la vague disco, sa chanson, reprise de la *Vie En Rose* d'Edith Piaf lui ouvre les portes de la musique et le cœur du Pygmalion Jean-Paul Goude. La suite vite fait : une merveilleuse succession de clips et de looks, de maquillages et de coiffures, de disques aussi, de plus en plus ambitieux. Un rôle au cinéma, dans le dernier James Bond étend le registre de Grâce. A présent, femme indépendante, sanglée dans son cuir "couture", maquillée Hollywood, belle à en couper le souffle, elle relève son masque : derrière la star émerge la vraie chanteuse. Ph. D.

Photo GREG GORMAN. (voir chronique du dernier disque de Grace Jones en page 42)



SHADOWPLAY a été fondé par Brandy Ifgray, chanteur, guitare et piano, il y a deux ans, en Finlande, pays oublié de nos scènes. Leur musique est un rock froid et sauvage qui flirte avec un jazz blême et sans dissonances. Fort de cet exceptionnel chanteur, croisement étrange d'Iggy Pop et de Marlène Dietrich, le groupe a décidé de faire la conquête de l'Europe. Malgré un style urbain et américain, sentiers battus où l'on trouve Bauhaus, Nick Cave etc., Shadowplay (titre inspiré par Joy Division) innove avec la sérénité des enfants du soleil de minuit. Ils sont passés à Paris et en Bretagne (Coatelan), on attend un album et leur retour. P.R. (Brandy Ifgray. Photo D.R.)

BELFEGORE, groupe franco-dusseldorfien est entré en studio (Garage) pour l'enregistrement de son nouvel album : un rock très speed mêlé à du dancefloor. Parmi eux, un des membres du duo G.I. Joë.



En première partie de **Suicide** à l'Elysées Montmartre le 29 octobre, le public parisien a découvert un étonnant duo synthétique, **PSYCHE**, composé d'Anthony Red et d'Evan Panic.

Originaires de Toronto (Canada), les deux frères ont quitté leur pays natal ("un désert musical" selon Evan) pour venir s'installer en Europe. Dans leur discographie, déjà un maxi et un album *Onsomnia Theatre*, bientôt suivi d'un titre sur la compilation New Rose et un album fin décembre intitulé *Unveiling the secret*, le tout chez New Rose. Psyche aime les films d'horreur et Lovecraft et leur attitude vers l'horreur les conduit à utiliser sur scène tous les artifices des films d'épouvante : hémoglobine, mort vivant, crème à raser... bref un véritable show sur une musique proche des synthés de Cabaret Voltaire, de Chris and Cosey ou de Kraftwerk.S.M.



THIS MORTAL COIL, groupe fantôme et déjà légendaire d'Ivo, mentor du label 4 AD nous offre un nouveau chef-d'œuvre : le double album *Filigree & Shadow*, en forme de scénario trouble et désespéré. Pas d'Elizabeth Fraser pour incarner les sirènes illuminées mais de surprenants jeunes inconnus qui brillent par leur talent comme les sœurs Deirdre et Louise Rutkowski, Alison Limerick, Caroline Seaman et le romantique Dominic Appleton. Parmi ces révélations vocales, Richenel, un jeune androgyne-métis hollandais se révèle grâce à une reprise langoureuse de *L'Esclave Endormi* de notre compatriote Armande Altaï. Bien sûr, les musiciens sont les mêmes qu'avant : Cocteau Twins, Wolfgang Press et le violoncelliste attiré de Marc Almond et de Dead Can Dance : Martin Mc Carrick qui ouvre l'album avec son *Velvet Belley*. Mention spéciale pour Simon Raymonde (Cocteau Twins), ici compositeur de nombreuses pièces. Ivo, exhume toujours le poète maudit Tim Buckley mais aussi Van Morrison, Wire, et une reprise de *Drugs* du rarissime 45 T. de Brian Eno et David Byrne. Au romantisme sépia et brumeux du premier album s'est substitué un drame serein et atmosphérique. La spirale mortelle nous emmène de romances langoureuses à des complaintes angéliques et fulgurantes avec l'inconstance d'un rêve éveillé...

P.R.



ANECHOIC CHAMBER au nom mystérieux s'est formé à Strasbourg l'année dernière (avril 85) et démarre une carrière "live" sur les chapeaux de roues. Une cinquantaine de concerts, généralement au nord de la Loire et des premières parties avec Minimal Compact ou Lotus Eaters. Une musique d'une très grande sensibilité appuyée par une force très "cold wave" créent des climats passionnés, durs et attachants. Bientôt le premier disque, un LP, six titres permettra de les faire connaître. V.S. (sur la

photo : Philippe Sevin et Gabriel Di Gregorio, les deux membres d'Anechoic Chamber).

THE YOUNG GODS : ces jeunes dieux sont suisses et chantent en français sur une musique de démons. Leur premier maxi *Envyé / Soul Idiot* (Wax Trax) est produit par Roli Mosiman, chanté du son brut et lourd des Swans. On pense à la rencontre de Killing Joke et de Test Dept : ils se livrent à un travail d'archéologie du bruit moderne dans une structure simple de hardcore punk. Première boutique européenne d'un son noisy nord-américain (leurs producteurs, Organik, ont réalisé la compilation du genre : *Plew / I*, les ambitions des Young Gods semblent démesurées : traiter et synthétiser de nouveaux types de sons industriels à partir du teenage punk grâce aux ordinateurs ! Ils tourment déjà en Amérique du Nord et ont fait une

première partie de Sonic Youth à Londres. Approche bruitiste du rock et recyclage d'énergie brute sont leurs onirismes. Nouvel album à venir : *Nous, De La Lune* et une reprise de Gary Glitter, rocker décadent et futuriste : *Did You Miss Me ? P.R.* (Photo Michel FAVRE).

OPERA DE NUIT ou "personne ne sait que le silence est le cri de la nuit" est un groupe du Vaucluse jouant des guitares à la mémoire d'Ian Curtis ou des Sisters très chers. Il y a bon espoir de voir trouver, à travers eux un style qui leur soit propre car la force est là ainsi qu'une voix mélancolique qui nous plonge dans la nuit. Leurs mélodies ont la pêche qu'entrent dans les ténèbres et ils préparent la sortie de leur second disque, enregistré à Bruxelles. Le premier, un maxi, se nomme *Amour Noir*... V.S.

DES TRACES, comme des traces de pas ou d'autres choses est venu, de Poitiers, d'où ce groupe est originaire, à Paris pour un unique concert au Dunois. La rue Dunois, dans le 13^e arrondissement, en plein quartier "chinois" offre un théâtre dans une cour avec arbres et terrain vague : le parfait décor pour un underground rustique. Trois musiciens : un batteur très musique sérieuse-contemporaine, un guitariste inspiré par Robert Fripp et un clavier-chanteur (Jean Martini) aux références Père Ubu ont donné, un beau soir de novembre un festival de sons d'une violence parfaite. Quelque chose de l'avant-garde américaine avec des notes saturées, un rythme saccadé. Mais n'est-ce pas normal pour un groupe qui, après une influence Eyeless In Giza a pu grâce aux concerts organisés par l'Oreille Est Hardie, à Poitiers, approcher Sonic Youth, Glen Branca et autres stars de la recherche musicale ? R.D.

ROCK A L'USINE se spécialise dans la promotion du Rock quelque soit son type d'expression et s'applique à faire surgir les "petits groupes" du monde obscur et égoïste dans lequel ils se trouvent. Avec elle, les tarifs d'entrée sont les plus bas possibles (autour de 30 francs pour voir 3 groupes). Durant l'année 86, Pari Bar Rock et Rock à l'Usine (deux associations ayant les mêmes buts), ont à elles-deux ouvertes plusieurs salles de concert, dans lesquelles, et en un temps records, d'innombrables groupes se sont produits : on se souviendra en particulier de l'Auvergne (M^e Buzenval), du "Cambrai" (juste le temps de voir les Wampas et les Garçons Bouchers...) et surtout, de l'Usine de Montreuil. Celle-ci

était devenue alors un lieu particulier de la scène rock. Le squatt de Montreuil a été fermé (ou plutôt muré) par les autorités en Mars 1986. A présent, Rock à l'Usine, qui ne s'avoue pas vaincue, persiste et ouvre une nouvelle salle : Nouvelle Usine, 11 rue d'Alibert, M^e Porte de Montreuil elle pourra recevoir environ 800 personnes. Il est à noter que les graffeurs et l'équipe du fanzine Rock A l'Usine seront souvent présents aux différents concerts. Une autre salle La Plan sera ouverte à Ivry début janvier (250 places), avec la participation de Musik 87. S.L.

Programmation des concerts de la Nouvelle Usine :
Samedi 10/01/87 : LES ENDOIMANCHÉS - LES PORTE-MENTAUX - O.T.H.
Jeudi 15/01/87 : LA MARQUE JAUNE - SPANISH MEATBALLS - CORONADOS.
Samedi 24/01/87 : LES FEAST - EMERGENCY - LUDWIG VON 88.
ROCK A L'USINE 81, rue Ordener - 75018 PARIS - Tél. : 42.23.48.83

DU CÔTÉ DES FANZINES, comme du côté de chez Swann, on aime la musique passionnément. **LES INROCKUPTIBLES**, bimestriel versillais en a une approche clean et nette : interviews et chroniques uniquement. Une couverture d'un beau blanc et une photo aux couleurs et à la taille discrètes (Stéphane Eicher, Chris Isaak, Chrisie Hynde) ouvrent sur 54 pages riches et touffues. L'éventail des interviews est assez large. 15 F en vente en librairies, boutiques et tous circuits parallèles. (11, av. des USA - 78000 Versailles. Tél. : 39.02.76.85).

MEA CULPA, au contraire ne balaie de son faisceau que les nouveautés les plus percutantes et dont L'EQUERRE a déjà fait, grâce à eux, un topo dans le N° 3 (la nouvelle scène anglaise). Cette scène, les collaborateurs de MEA CULPA la connaissent sur le bout des doigts. Nous sommes ici en présence du fanzine à l'état pur : faire connaître. Interviews, reportages, articles, chroniques : sur 34 pages, MEA CULPA se traîne dans le neuf, comme ils disent. 99 % des articles traitent du Royaume-Uni, sans concessions. Inutile donc pour ceux qui ne s'intéressent qu'aux groupes consacrés mais une mine aux trésors pour les autres. Originellement original, trimestriel, 15 F en vente en boutiques, disquaires, librairies etc. (8, bd Oudry, 94000 Créteil).

NEON JUDGEMENT

14.1.87 - STRASBOURG

15.1.87 - LILLE

16.1.87 - PARIS (REX CLUB)

17.1.87 - LAUSANNE

MAFUCAGE LP



20.1.87 - NANCY

22.1.87 - BLOIS

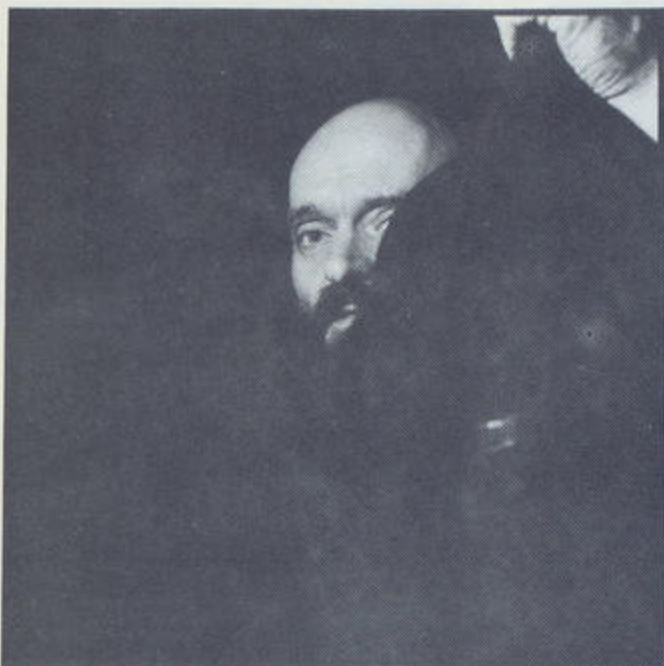
23.1.87 - EVREUX

24.1.87 - LENS

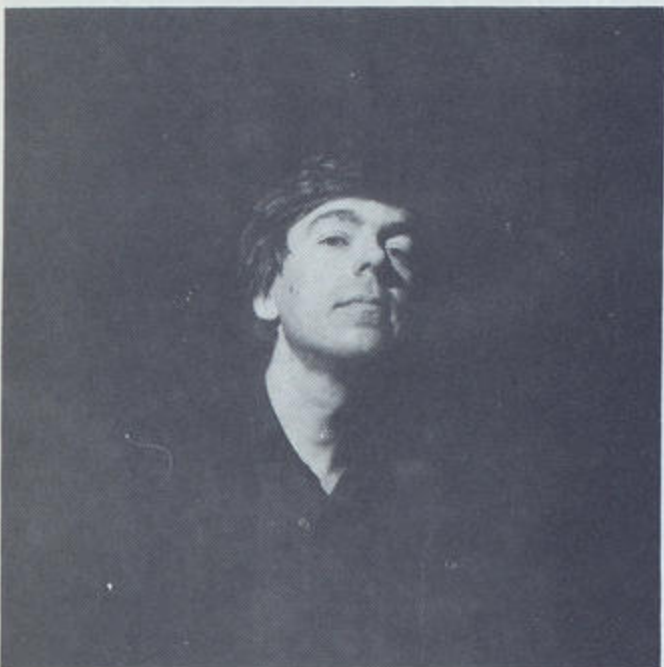
ATTITUDE RECORDS 28 RUE DAUBENTON 75005 PARIS TEL. : 43.36.87.60

MAGASIN ATTITUDE 42 RUE MERCIERE 69002 LYON TEL. : 78.37.07.66

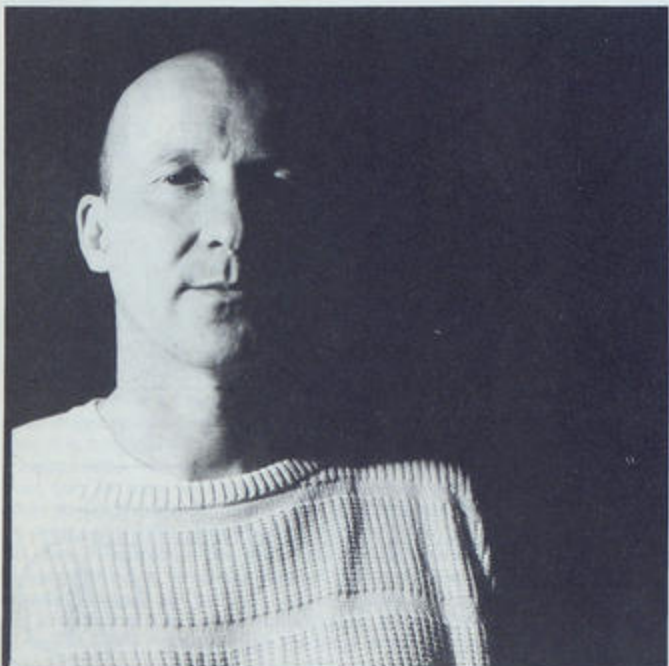




ARVO PÄRT



SIMON JEFFES



GAVIN BRYARS

UN

COURANT

POST

MODERNE

ARVO PÄRT

Longs mouvements inexorables traversés de frémissements, fil de soie tendu à la limite extrême de la rupture : la musique d'Arvo Pärt tire sa force de sa fragilité même. A la fois déchirante et comme illuminée de l'intérieur par une jubilation profonde, elle associe dans une sereine plénitude l'expression de sentiments que l'on aurait pu croire contradictoires.

Le miracle est que cette exceptionnelle densité émotionnelle soit le fruit d'une grande économie de moyens formels. Une économie qu'on ne saurait assimiler à celle des « minimalistes » américains tournés vers une articulation « machinique ». La musique d'Arvo Pärt tendrait plutôt à s'accorder à la respiration, aux battements du cœur, aux mouvements opérés par la pensée dans un esprit recueilli.

« Une musique qui aurait pu être écrite il y a 250 ans et qui, pourtant, ne pouvait être écrite qu'aujourd'hui ».

Né en Estonie, à Paide, c'est dans la capitale, Tallin, que, après avoir fait ses études musicales au Conservatoire, Arvo Pärt écrit ses premières partitions d'orchestre. En 1962, il obtient un premier prix de composition à Moscou, inaugurant une alternance d'honneurs officiels et de censures, ces dernières provoquées par le caractère mystique des thèmes de ses œuvres.

Après diverses expériences de musique dite contemporaine — sérialisme et collages —, il s'arrête de composer pendant plusieurs années pour se consacrer à l'étude des débuts de la polyphonie européenne, en particulier la musique chorale française et franco-flamande, dont les heures d'épanouissement remontent aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles. C'est au cours des années 70 que vont se décanter les aspects les plus singuliers de sa démarche musicale tournée vers l'intemporalité. Ses nouvelles œuvres susciteront l'admiration d'artistes aussi différents que le violoniste classique Gidon Kremer, le pianiste de jazz Keith Jarrett et le « répétitif » américain Steve Reich. Il quitte l'Union soviétique en 1980, s'installe à Vienne où il prend la nationalité autrichienne, puis se fixe à Berlin-Ouest.

PENGUIN CAFE ORCHESTRA

C'est avec une élégance raffinée que le londonien Penguin Café de Simon Jeffes distille ses mélodies douces et guillerettes, d'apparence facile et inoffensive, mais que rehaussent de subtiles accentuations, et dont les dérives nous entraînent parfois, presque à notre insu, vers des domaines que l'on aurait pu croire exclusivement réservés à la musique dite sérieuse. Espiègle provocation d'une démarche qui consiste à cultiver le « trop léger » et le « trop joli » pour mieux brouiller les cartes. Des échos fantasmés de musique ancienne occidentale et de traditions d'Afrique, d'Amérique du Sud, des Caraïbes, d'Ecosse, d'Irlande et d'autres régions du globe s'entremêlent avec bonheur. Non pas une « fusion » au sens où l'on applique aujourd'hui ce terme à d'affadissantes mixtures. Plutôt la beauté singulière des rencontres imprévues, l'harmonie surprenante d'éléments musicaux tellement différents qu'on ne les aurait jamais imaginés joués ensemble.

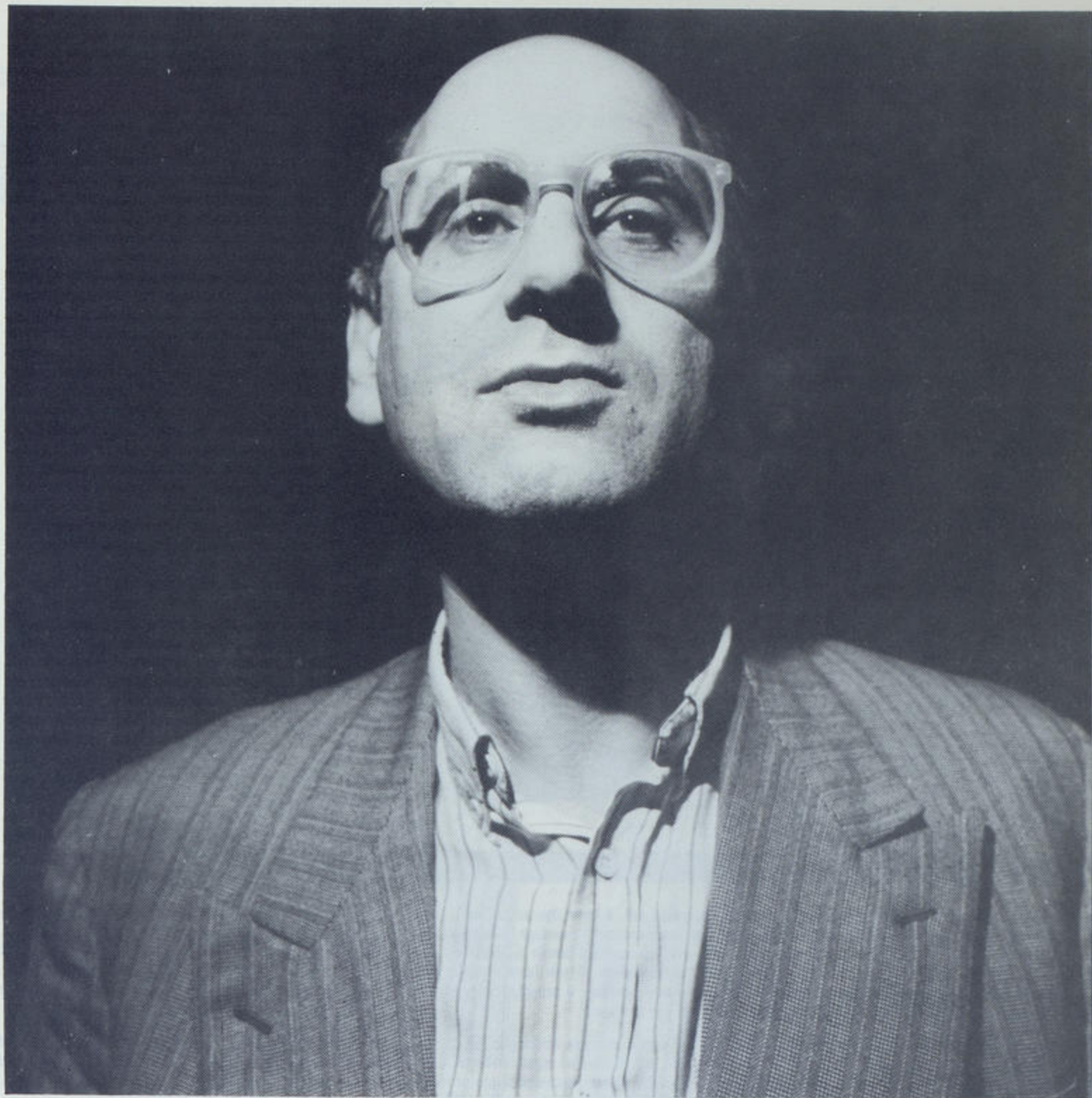
Simon Jeffes a étudié la guitare classique et a fait partie d'un ensemble de guitaristes tourné vers le répertoire contemporain, tout en s'initiant à la musique expérimentale. Des travaux alimentaires l'ont conduit à accompagner des chanteurs tels que Mort Schuman et les Sex Pistols. De retour d'un voyage au Japon, il met sur pied le Penguin Café Orchestra. L'idée du nom lui vient, d'une part de son intérêt pour les cafés littéraires dadaïtes et surréalistes d'autrefois, et d'autre part d'un documentaire télévisé sur la vie des pingouins...

GAVIN BRYARS

On a pu dire que le « Naufrage du Titanic », écrit par Gavin Bryars tout au début des années 70, représentait tout aussi bien le naufrage du modernisme ordinaire et l'acte de naissance d'un nouveau courant musical... Des compositeurs d'outre-Manche représentatifs de

*A la fin Novembre, se
sont tenus,
au Théâtre de la
Ville, à Paris,
quatre concerts réunis
sous l'appellation
"post moderne".
Il s'agit, en fait,
du versant "classique"
de la new wave :
une musique
passionnée et
élégante...*

d'après
DANIEL CAUX
Photos
RENAUD
MONFOURNY



MICHAEL NYMAN

cette nouvelle tendance, Gavin Bryars se montre en tout cas le plus profondément britannique dans son inspiration. Lui-même assimile sa recherche de « ready-made » musicaux — emprunts à des compositeurs connus et inconnus d'autrefois — à des investigations policières à la Conan Doyle. Telle a été sa démarche pour la musique de l'opéra « Irma » de Tom Philips et pour celle des « Medea » et « Civil Wars » de Bob Wilson.

Une conduite dont l'humour pince-sans-rire est porté à l'extrême dans la pièce pour piano à quatre mains « Out of Zaleski's Gazebo » : deux détectives usant de deux méthodes différentes, l'une froide, circonspecte et scientifique — jouée dans le registre grave à la gauche du clavier —, l'autre fantaisiste et intuitive — jouée dans l'aigu sur les touches de droite...

D'abord contrebassiste de jazz, Gavin Bryars a étudié sur le tard la composition aux Etats-Unis. Epris de dadaïsme et de pataphysique, il porte un intérêt marqué aux créateurs marginaux tels que l'autodidacte diplomate anglais Lord Berners.

Eclat cristallin d'un métallophone soudainement frappé et de la longue résonance duquel va subtilement émerger la sonorité d'un instrument à cordes ou à vent... Dans sa musique, Gavin Bryars porte aujourd'hui ses efforts sur un raffinement extrême de l'articulation des rapports entre les timbres.

MICHAEL NYMAN

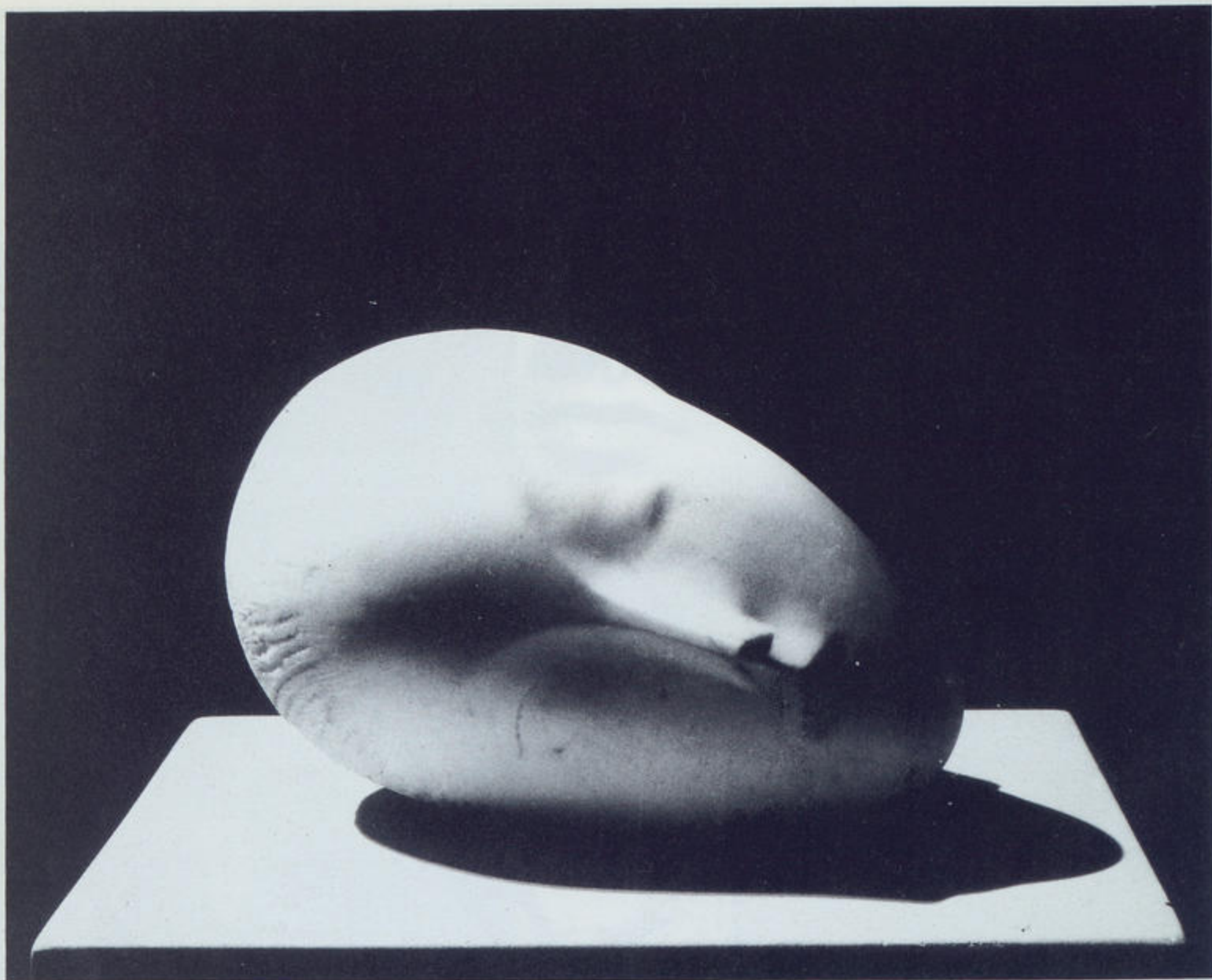
C'est avec la musique des films de Peter Greenaway « Meurtre dans un jardin anglais » et « Z.O.O. » qu'un large public a découvert les jeux de miroirs tendus au passé de Michael Nyman, ses désintégrations géométriques énergiquement rythmées de mélodies fleurant bon le XVII^e ou le XVIII^e siècle.

Plus encore qu'un pouvoir hypnotique, c'est la possibilité de retenir le temps qui intéresse le compositeur dans l'emploi de la forme répétitive. Retenir le temps à la manière de l'art visuel, refuser la nature éphémère des sons...

Autre rapport avec les arts visuels : Michael Nyman compare son remodelage des musiques du passé à la réinterprétation par Picasso des « Ménines » de Velasquez. « On dirait que le répertoire classique est comme sanctifié, qu'on n'a pas le droit d'y toucher, s'étonne-t-il. Quand j'y touche, c'est avec respect et amour. Ce n'est pas pour le parodier, m'en moquer ou le corrompre. C'est un matériau qui me plaît et que je veux renouveler, revigorer en me servant des moyens mis à ma disposition. Je ne pense pas que ce soit un péché ».

DISCOGRAPHIES

Arvo Pärt : *Tabula Rasa*. E.C.M./New Series 1275/Phonogram.
Pinguin Cafe Orchestra : *Plusieurs L.P.* E.G./Virgin.
Gavin Bryars : *Sinking Of The Titanic*. E.G./Virgin.
Michael Nyman : *Three Viennese Dancers*. E.C.M./New Series 1323. *The Draughtsman's Contract* (Meurtre dans un jardin anglais) Charisma. CAS 1158. *Z.O.O.* : TER 1106/Pathé Marconi/E.M.I.



CONSTANTIN BRANCUSI, sculpteur français d'origine roumaine, eut, à la fin des années 1910, le courage d'ériger la simplicité comme principe. Assez semblable à Matisse et proche des cubistes, ami de Marcel Duchamp (mais croyant davantage, par sa tradition paysanne, que la force devait venir de la forme alors que, pour Duchamp, tout était sculpture, *ready-made*), Brancusi, avec un constant besoin de vérité a recherché la réalité de la sculpture. Réalité qu'il a également cerné par la photographie (avec les conseils de Man Ray) et par la disposition de son fameux atelier qui devait être légué au Musée d'Art Moderne : on peut le voir, reconstitué au Centre Georges Pompidou. Après la deuxième guerre mondiale, il accepte le rôle mythique de "vieux sage de Montparnasse", vivant au cœur de Paris de la même manière que ses ancêtres en Roumanie, béatifié par son art.

Relativement méconnu, sauf par les artistes eux-mêmes et quelques sculpteurs américains, un superbe ouvrage vient lui rendre hommage. Important par son volume et ses photos, il ne l'est pas moins par le catalogue de l'œuvre, les documents inestimables et l'introduction géniale de Pontus Hulten, ancien directeur du Centre Georges Pompidou. Un livre peut-être cher mais sublime car reflétant une personnalité profondément humaine, dynamique et sereine. C'est rare. Ph. D.
PONTUS HULTEN-NATALIA DUMITRESCO-ALEXANDRE ISTRATI *Brancusi* Flammarion (495 F.)



UN DES "CADEAUX IDEAUX" DE NOËL 84 était le superbe livre *Mukashi, mukashi*. Le Japon de Pierre Loti photographié et mis en couleurs par deux artistes du début du siècle. (Notre confrère Actuel en avait publié les plus impressionnantes images). Une édition plus accessible de cet ouvrage vient de voir le jour. Moins chère mais pas moins belle, celle-ci correspond heureusement avec la grande exposition qui se tient au Centre Pompidou, à partir du 9-12 : Japon des Avant-Gardes. **CHANTAL EDEL** *Mukashi, mukashi... Le Japon de Pierre Loti par Beato et Stillfried* Arthaud (150 F.)

LIVRES FORMAT POCHÉ
LES FLICS ONT TOUJOURS RAISON par **ANDRE HELENA**. Histoires

polars et tristes de l'immédiat après guerre. Romans de gare redécouverts par nos confrères de Libé. (10/18)

LES DINGUES DU NONSENSE par **ROBERT BENAYOUN**. De Lewis Carroll à Woody Allen, une anthologie qui ne laisse rien au hasard, ni B.D. ni cinéma. Morceaux hilarants à majorité anglaise ou américaine. On trouve cependant quelques français. (Points Virgule/Le Seuil)

QUEER par **W.S. BURROUGHS**. Encore un roman-pédé mais, avec Burroughs, ce n'est pas si simple. Calvaire de la dope et voyage à travers l'Amérique latine. Introduction éblouissante : dix-neuf pages qui valent tout le livre. (Christian Bourgeois).

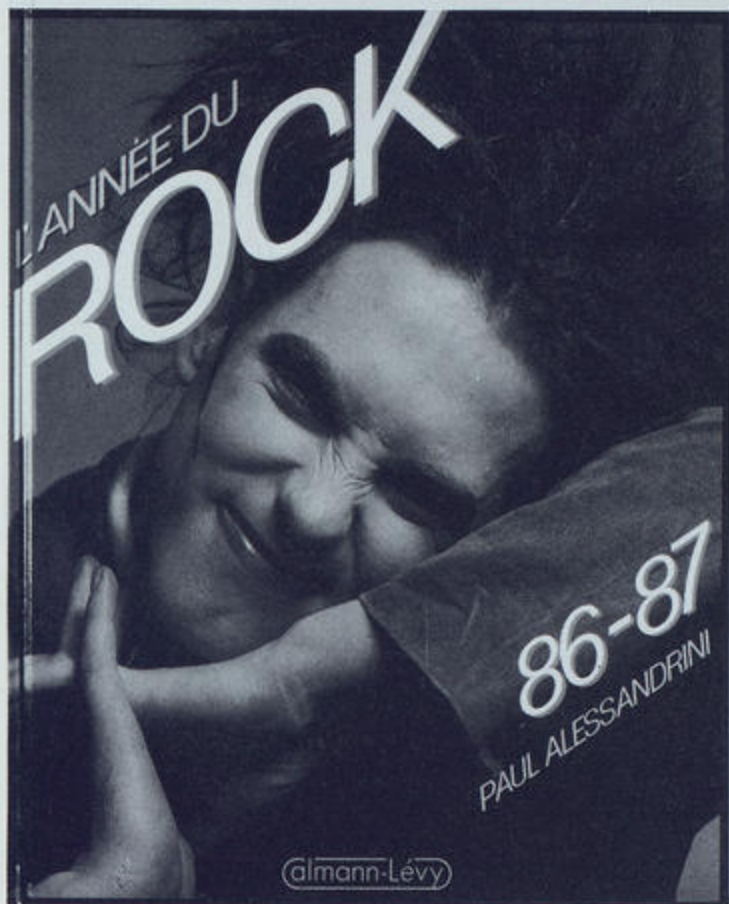
LE ROMAN DE COLUCHE par **FRANCK TENAILLE**. Servi chaud, plein d'anecdotes sur le grand homme. La face cachée du show-biz, un reportage express. (Paroles et Musique/Seghers).

MAGGIE CASSIDY par **JACK KEROUAC**. Ecrit en 1959 par un des plus grands écrivains américains (d'origine française). Histoire d'amour donc triste, donc belle et une écriture à couper le souffle. (Points/Stock).

INSTANTS

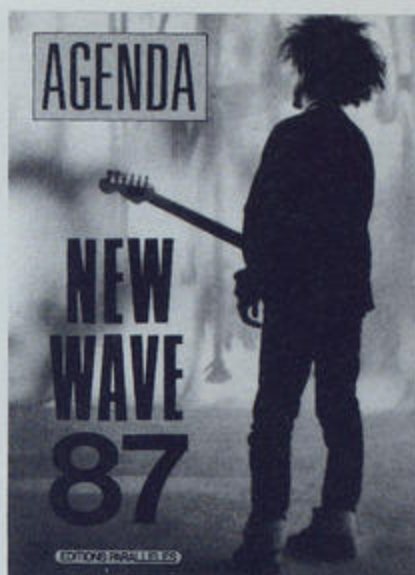
LECTURES

DESSINS CARLOTTA



ROBERT SMITH EN COUVERTURE. 1986 a été l'année Cure. Peut-être 1987 le sera-t-elle aussi puisque un agenda (new wave s'il vous plaît) lui est dédié de même que l'année du Rock (ainsi que L'EQUERRE l'avait annoncé son n° 4/Curemania).

L'Année du Rock se présente comme un magazine annuel qui recense les concerts et événements marquants. Sous une couverture où le pauvre Mad Rob est carrément grimaçant, environ deux cent pages chargées de musique. On retiendra l'article Cure, écrit par la spécialiste Barbarian qui nous laisse sur notre faim : pour quelqu'un qui connaît The Cure si bien et depuis si longtemps, on attendrait davantage de détails. L'article sur New Order qui suit, est à peu près du même ordre quoique écrit avec davantage de souffle. En fait, ce genre d'ouvrages, cadeau idéal pour votre petit frère ou votre petite sœur, est une encyclopédie de la scène musicale et qui dit encyclopédie, dit tour d'horizon. Dans des pages agréablement maquetées et assez bien illustrées, on tombe sur le meilleur : Cure, Tom Waits, Damned, Nick Cave, Spear Of Destiny — mention —, James Brown, Nico, Laurie Anderson, Sonic Youth, Prince — belles photos — Elli et, hélas, aussi sur : Cock Robin, Rod Stewart, Sade — offerte, mais à qui ? —, Supertramp, Marillion, Dire Straits qui n'ont absolument rien à voir avec notre musique mais tant pis, la documentation, ça n'a pas de prix et ce livre est fait par un spécialiste. A acquérir donc et à ranger à côté des Années du Rock précédentes (cinq albums parus).



Quand à l'agenda new wave, c'est un peu la même chose, au quotidien : chaque jour un groupe, sa discographie et sa composition et là, tenez-vous bien, sur 365 jours, pas une fausse note : on est en pleine new wave. Il n'y en a que pour Julian Cope, Christian Death, Jesus & Mary, Ludwig von 88, Bérurier Noir, Sisters Of Mercy etc. avec photos, certaines très belles, certaines très rares, certaines très rares et belles. Rubrique "nos chers disparus", on peut savoir que Sid Vicious est mort le 2 février 79 ou que le suicide de Ian Curtis date du 25 mai 1980. A côté de tout ça, il n'y a pas vraiment beaucoup de place pour tout ce qu'on peut avoir à faire dans la journée, ça

nous apprendra à écrire petit car, de tous les agendas publiés (mode, polar, cinéma, rien n'échappe au rackett agendatesque), c'est le plus branchant ! **PAUL ALESSANDRINI L'Année Du Rock 86-87** Calmann-Lévy (env. 175 F.) **AGENDA NEW WAVE** (260 pages, format poche, 55 F.) Editions Parallèles, 47, rue St-Honoré, 75001 Paris. (Vente par correspondance : 60 F en chèque, port compris).



IL Y A TOUJOURS DES HISTOIRES impossibles et les anglais y sont passés maîtres. Michaël Palin, l'un des Monty Python, a écrit les aventures d'un jeune garçon dans un pays magique. Ce ne serait qu'une histoire fantastique de plus si les illustrations qui l'accompagnent n'étaient agrémentées d'HOLOGRAMMES. Un aspect de papier d'argent mais qui, convenablement orienté devient images en relief passant par toutes les couleurs de l'arc en ciel d'une manière terriblement intense et tout à fait intégré à l'action. C'est la première fois qu'un livre utilise ce procédé (qui n'a rien à voir avec les photos en 3 D. habituelles). A offrir ou à se faire offrir tout en rêvant à une couverture de L'EQUERRE en hologramme. Pourquoi pas ? **MICHAEL PALIN, ALAN LEE, RICHARD SEYMOUR La Pierre de Cristal** Casterman (120 F.)



INSTANTS

LECTURES

SUITE



DU CÔTÉ DE DAHO, c'est comme à l'ombre des jeunes filles en fleurs : en l'occurrence Françoise Hardy. Le livre écrit avec Jérôme Soligny sur cette "superstar et ermite" nous plonge dans la magie des années soixante et la magie, encore plus forte, d'une jeune fille qui a symbolisé par ses chansons et sa vie personnelle le grand tournant qu'ont été ces années-là. Écrit par deux fans, l'un de Rennes (E. Daho), l'autre du Havre (J. Soligny), tous deux musiciens, tous deux poètes, ce livre est illustré par des photos "d'époque" où Françoise Hardy dans toutes les tenues inimaginables prouve qu'elle pouvait être considérée comme la plus belle fille de son temps. Les photos plus récentes, très belles (comme la couverture), font apparaître une femme plus intérieure, plus secrète. Des nombreuses déclarations et interviews qui émaillent ce livre (un peu cher), on retiendra tout ce que dit "Françoise", bien sûr, mais aussi Paco Rabanne, son couturier de prédilection qui, avec la lucidité qui le caractérise, a trouvé des mots définitifs et une formule choc : "... elle n'a jamais été une p... ; elle n'a pas sacrifié sa vie de femme à son métier." Elle peut avoir du mérite car, avec le succès incroyable qu'elle avait, elle aurait pu devenir la plus grande star française de notre temps. Françoise a préféré l'amour, la tranquillité... on ne saurait lui donner tort, mais peut-être pouvait-elle se le permettre. - PH.D. **ETIENNE DAHO / JEROME SOLIGNY** *Françoise Hardy, superstar et ermite*. Editions Jacques Grancher (145 F)

ENCORE DAHO, et on ne s'en plaint pas : un Song Book vient de paraître. Sous une couverture/pochette reprenant le même concept graphique que son dernier et superbe album *Pop Satori* Introduction intelligente et instructive, écrite dans le style naïf et précieux à la fois qui caractérise Etienne. Des photos, certaines très belles, on retiendra Etienne avec Nico, Etienne avec Françoise Hardy, ses deux idoles et il a bon goût. Quand aux musiciens, ils trouveront, dans ce songbook, les dix chansons les plus craquantes (y compris *Tombé Pour La France* et *Week End A Rome*) avec leurs partitions et une discographie complète. **ETIENNE DAHO** *Satori Songs* (1982-1986) avec une introduction d'Alain Wais Dist. I.D. Music (librairies, FNAC, disquaires) tél. : 45.35.44.25 (95 F.)

ON PEUT IMAGINER des papiers-cadeaux avec des chats, des fleurs ou des étoiles. Une maison d'édition spécialisée dans les "beaux livres" a eu l'idée d'en présenter sous forme d'albums. Chacun d'eux comprend seize feuilles de 50 x 70 à détacher. Kimonos japonais à l'exhubérance poétique, Vienne au parfum sulfureux, William Morris et l'élégance préraphaélite, enfin, plus près de nous, des motifs de Raoul Dufy (non présentés sur les photos) aux couleurs et aux formes parfaitement actuelles : un peu graffitis, un peu new wave. A utiliser comme papier-cadeau *of course* mais aussi pour décorer sa chambre, recouvrir les livres, incorporer à des collages. **PAPIERS CADEAUX** Editions du Chêne (120 F.)



LIVRES FORMAT POCHÉ

(SUITE)

LA REVANCHE par **HENRY JAMES**. L'auteur de *La Figure Dans Le Tapis*, *Le Tour d'Ecrou*, *La Bête Dans La Jungle* et de tant d'histoires troubles et

torturées dans trois nouvelles fascinantes. (Points/Balland).

DEUX DAMES SERIEUSES et PLAISIRS PAISIBLES par **JANE BOWLES**. Climats à la limite de la défonce intellectuelle pure. Très drôle ou très pathétique. Admirablement écrit et traduit (Jean Autret), une femme devant son miroir essaie de voir autre chose qu'elle-même. Entre le phantasme et le reflet. (10/18).

BRODERIE ANGLAISE par **VIOLET TREFUSIS**. Des dames anglaises, dont Virginia Woolf, dans l'intimité. Broderie, dentelle, aristocratie. Pour amateurs confirmés mais un auteur important quoique peu connu, sauf des "happy few". (10/18).

FOOL FOR LOVE par **SAM SHEPARD**. Quand un cow-boy de la littérature écrit une pièce. 86 pages, 50 francs. (Christian Bourgeois).

LE LIVRE D'ETOILE par **GIL BEN AYCH**. Une Mama pied-noir dans un quasi monologue savoureux. On imagine Marthe Villalonga. Un récit profond, humain et touchant, flashback sur ces années 60 et le départ des français d'Algérie. (Points Virgule/Le Seuil).



INACCESSIBLES ET FIGEES dans leur beauté, les photos Harcourt ont fastueusement décoré les halls et les salles des cinémas style "la dernière séance". Avant d'être redécouvertes et appréciées comme le reflet du star-system français, elles ont subi un long purgatoire pendant lequel elles ont été "démodées", "kitch" et même "pompière". Il fallut attendre les années soixante pour que Roland Barthes consacre à ce style de photos un long (et hilarant) passage dans son essai *Mythologies* qui détrivialisait en dénonçant la société que l'on appelait alors "de consommation" (comme Georges Perec qui écrivait son chef-d'œuvre *Les Choses*). Redevenues à la mode, ces admirables documents de l'impersonnalité nous sont rendus dans un somptueux ouvrage où, délicatement teinté de sépia, ils prennent le reflet de l'immortalité. Enfin, grande nouveauté: les Studio Harcourt vont réouvrir, en 1987, rue Royale. (Ici, B. Bardot) Avis aux amateurs.

STUDIO HARCOURT

Acteurs (102 photos de stars françaises de 1938 à 1984). Introduction de Claude Jean Philippe, texte de Roland Barthes. Sagheers / Archimbaud / R. Laffont (120 F).

Studio
Harcourt
PARIS



Steamtown-USA. Vermont. 1983



Lac Louise. Montagnes Rocheuses/Canada. 1986



Tseng Kwong Chi, connu comme le "photographe de Keith Haring" est également l'auteur d'un

LE CHINOIS PHOTOGRAPHEUR

Un artiste graffiteur tel que Keith Haring risque, comme tout autre, de voir rapidement ses œuvres recouvertes, volées ou détruites. C'est pourquoi, depuis la fin des années 70, Tseng Kwong Chi fait office de mémorialiste, suivant le dessinateur dans tous ses déplacements et photographiant chaque action picturale au fur et à mesure de son exécution.

"Je connais Keith depuis longtemps et quand j'ai vu ce qu'il faisait dans le métro, j'ai tout de suite trouvé que c'était très important mais je ne pensais pas qu'il continuerait. A un moment, au début de sa notoriété, il était assez découragé parce que les gens volaient, pour les revendre, ses panneaux dans le métro : à peine en avait-il fini un, dès qu'il avait le dos tourné, la peinture s'était envolée alors que, justement, il peignait dans le métro pour que le maximum de gens voient son travail, sa vision. Cependant, comme il aimait les photos, il m'a demandé de continuer à photographier. Ce qui me plaît, c'est le côté périssable de l'œuvre de Keith et, du coup, il n'y a plus que la photo qui reste si le travail a été détruit d'une manière ou d'une autre. J'encouragerai n'importe qui à faire le maximum de photos dans cette optique : nous avons tous tellement de souvenirs à cataloguer ! Je connais des gens incroyablement doués : Ann Magnuson, elle fait des performances géniales, j'ai fait plein de photos d'elle. La photo c'est quand même plus économique que la vidéo ou le cinéma, avec la photo, il reste toujours une trace. Ann est une actrice remarquable, elle a déjà tourné avec Bowie et, maintenant va avoir le rôle principal dans le nouveau film de Suzan Seidelman, la réalisatrice de *Recherche Suzan Désespérément*, ses performances la mettaient en scène dans un personnage très satirique de Mrs Rambo.

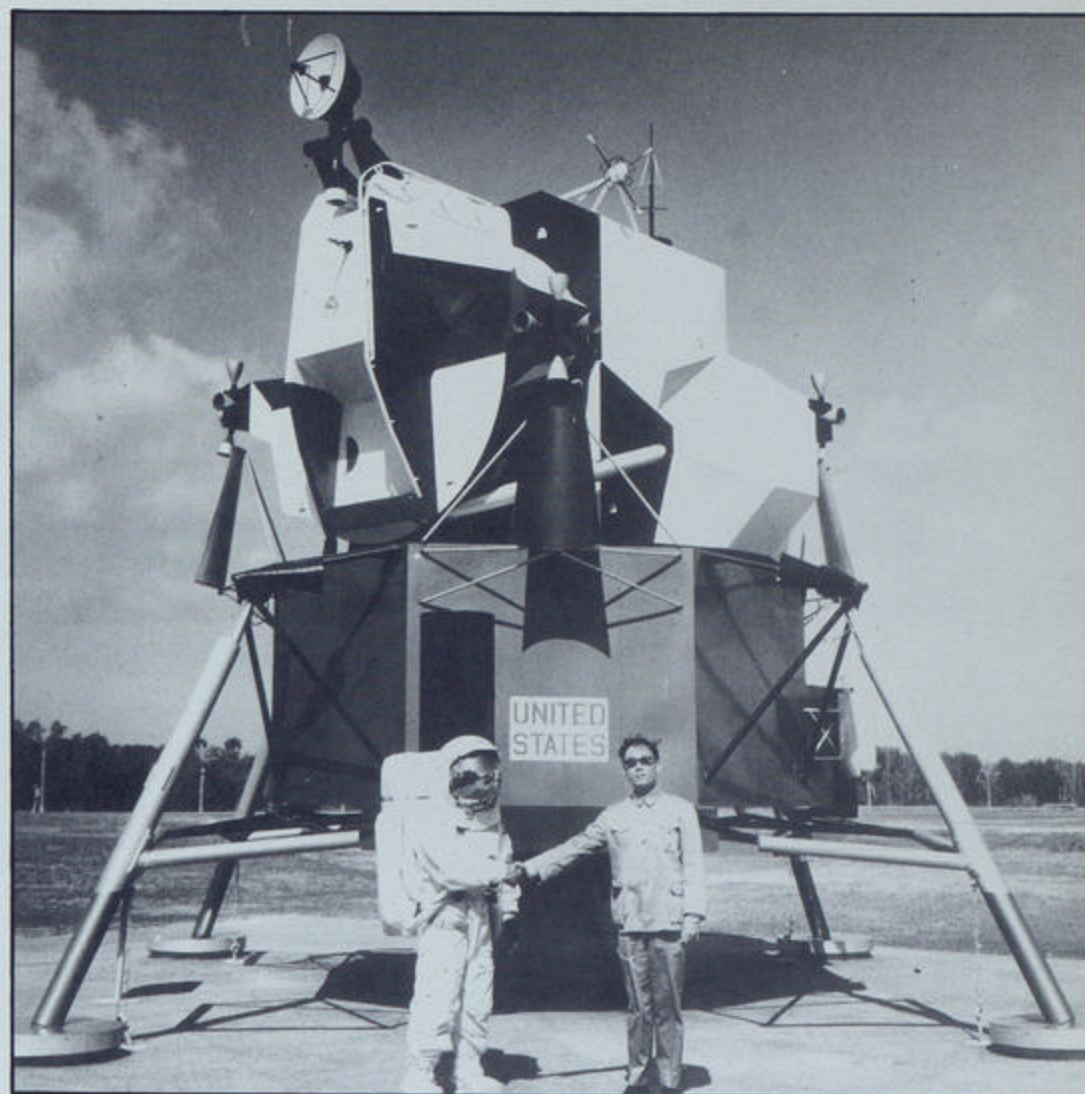
J'avais rencontré tous ces gens vers 78/79 au Club 57, à New York. Je suis né à Hong-Kong mais ai été élevé à Vancouver, au Canada, où mes parents avaient émigré. Mon satori artistique s'est produit à Paris où je suivais les cours de l'école qui s'appelait Académie Juillan, rue du Dragon avec une professeur, Françoise Nicole, qui m'a initié à la photo. A New York, dans le milieu de tous ces gens qui fréquentaient le Club 57 — c'était un endroit dément installé dans les sous-sol d'une église polonaise, rien à voir avec le Club 54 — je commençais à photographier cette scène, déguisé en touriste chinois grâce à un costume Mao que je m'étais acheté.



Lac Morain. Montagnes Rocheuses/Canada, 1986



T journal de voyage
autour du monde. Auto-
mise en scène et photos
par l'artiste.



Cap Canaveral, Floride, 1984

LE CHINOIS PHOTOGRAPHIÉ

C'est comme ça que je créais mon personnage et que je commençais également à me photographier moi-même dans toutes sortes de paysages et toutes sortes de pays. J'obtiens un résultat qui est une œuvre d'art "satirique", où l'artiste se moque de lui-même autant que de son instrument. Je pense que la situation de l'art contemporain est d'être sérieux sans se prendre au sérieux et que ça fasse aussi peur quelque part. En anglais, le mot CYNICAL exprime ce que je veux dire mais ça n'a rien à voir avec le cynisme !"

FICHE TECHNIQUE :

Tseng Kwong Chi utilise pour ses photos "touristiques" le Rolleiflex de son père avec un déclencheur souple à moins qu'un ami ou un passant ne se trouve là pour appuyer sur le bouton. Ces tirages sont exposés en format 1 m x 1 m. Le magazine new yorkais Arts lui a consacré deux numéros d'un sérieux inimaginable signés Richard Martin (sept. et oct. 1986). Tseng Kwong Chi a publié Art In Transit photos d'une centaine d'œuvres d'art exécutées dans le métro ; principalement par Keith Haring de 1980 à 1984 (Harmony Books/New York) ainsi que, plus récemment, un livre racontant en photos l'exposition Keith Haring au Musée d'Art Contemporain de Bordeaux (voir L'EQUERRE n° 3). Ce livre, édité par le CAPC de Bordeaux comprend une interview de Keith Haring. (Keith Haring Vu par Tseng Kwong Chi, éditions du CAPC de Bordeaux).

Sur la photo centrale : A New York, Tseng Kwong Chi (lunettes noires et déclencheur souple) photographie ses amis. De gauche à droite, en haut : Dan Friedman (artiste), Juan Dubosse (D.J.), Samantha Mc Ewen (artiste), Bruno Schmidt (artiste), John Sex (idole !), Carmel Johnson (styliste), Keith Haring (artiste), Katy K. (styliste). En bas, de gauche à droite : Tseng Kwong Chi, Min Thometz (styliste), Thérèse Scharf (beauté brésilienne), Kenny Scharf (artiste).

MOTEURS

SIMON HUW
JONES

Le chanteur d'And Also The Trees est une "bête de scène" à l'anglaise : rock et torturé. Sa voix peut être d'une douceur acérée autant que d'une violence perfide. Il peut être pris de trances que le public terrifié peut croire véritablement malades : une espèce de tremblement qui s'accélère, auquel tout le corps participe et qui ne s'achève qu'avec la musique. Le groupe And Also The Trees [A.A.T.T. ou The Trees] est un des très rares groupes ruraux d'Angleterre et ce sont des légendes attachées à leur village qui ont inspiré les textes de Simon Huw Jones : la mort des ormes, la peste noire, la légende des sept cloches d'argent, l'exposition des cadavres, la femme sans tête en argile. 'J'ai été complètement obsédé en regardant les champs par ma fenêtre, une sorte d'aura semblait émaner, à l'endroit même où il y avait eu un charnier...' The Trees, reprennent, en les transposant d'une manière agreste les thèmes rock ou punk de la musique urbaine. Déferlements de guitare et de basse, batterie semblable à des roulements de tonnerre, impression de pluie, voire de grêle. Les paroles [toutes de Simon] évoquent les Beatles par la précision cinématographique des situations, des descriptions : *elle appuya son genoux sur le dessous de la table de bois* (Vince Craine). Un album live devrait bientôt nous être proposé et nous continuerons à être accrochés à ces arbres. Ph. D.





MOTEURS

DIAMANDA
G A L A S

Cette grecque de Londres incarne à merveille la diva sulfureuse et glaciale, bien au delà de l'étiquette gothique. Ce n'est pas non plus une nouvelle venue : égérie de l'underground arty londonien, elle se produit dans un circuit culturel international de haut vol. Outre un physique hors du commun, façon Cruella, elle cultive un personnage de maîtresse-femme et travaille sur des textes religieux. Son premier album, en 1982, *Litanies Of Satan*, inspiré de Charles Beaudelaire fut considéré comme exceptionnel et inaudible même par ses fans. En effet, Diamanda utilise sa voix comme instrument total à la manière de l'expressionnisme allemand, son influence majeure. Sur scène, elle se sert de quatre micros avec des systèmes d'écho-retards qui lui permettent de changer de registre à loisir. Son ambition de dépasser les limites du chant en domptant les machines l'a poussée à se retirer pendant quatre ans. Elle revient en "dominatrix", et s'est produite récemment avec Test Department, autres alumés du rapport chair / machine. Le résultat est son dernier maxi : *The Divine Punishment*, version effrayante et sacrilège de l'Ancien Testament, opéra sombre, absolu et morbide. La voix, devenue machine spectrale s'accroche à une mélodie que les chambres d'écho répètent à l'infini, en une multitude de chœurs semblent émerger de l'Enfer de Dante. P. R.

MOTEURS : JULIETTE

Derrière la beauté de la photo glacée brille l'étoile polaire et c'est le seul astre qui puisse symboliser Juliette. Vouée au noir et au blanc elle voit *La Vie En Noir*, c'est le titre de sa première chanson. La clé des songes, Juliette la voit subliminale et c'est la croix qui joint les deux T de son nom sur la pochette de son maxi. C'est aussi sa seconde chanson : *La Lumière s'éteint, je regarde les étoiles et ne pense à rien, personne ne me regarde, c'est comme ça que je suis bien. Une sincérité touchante, une musique sur mesure, par Mirwais ex Taxi-Girl qui a mêlé au synthétique répétitif des mélodies d'une fraîcheur timide. Timide comme Juliette, belle et réservée comme Françoise Hardy. Mais, autre chose, c'est peut-être Juliette qui est "belle comme une balle" ?*
Ph. D.



MOTEURS : PHILIPPE FICHOT

On trouve, sous son label Bain Total, de Bourg en Bresse, la conspiration internationale des groupes industriels grands producteurs de graphzines, cassettes et auto-productions diverses. Son groupe Die Form est renommé

pour le sado-masochisme et le fétichisme qui ont même valu à un de ses disques d'être interdit : il s'agissait d'une zoophilique Lolita, inspirée par un cheap-porno des années 70. Par ailleurs, ce ne sont que chaînes, rasoirs, caves secrètes etc. Son dernier maxi *Slow Love* est un essai bien transformé pour un dance-music industrielle, perverse, sexuelle et futuriste. Au demeurant le plus gentil garçon du monde, Philippe Fichot invente un monde de dangers où les machines à musique s'amuse à broyer les humains qui osent s'y frotter.

Ph. D.

MOTEURS

CARMEL
Mc COURT

Cheveux:blonds
Teint: blanc
Type:européen
Yeux:bleu-fumée
de cigarette
Ongles:rouges.
C'est Carmel version
86/87, celle qui
pénètre enfin dans le
domaine de la res-
pectabilité clean
qu'on ne peut abor-
der qu'avec un petit
tube respectable
comme *Sally*. Cette
chanson et l'album
The Falling marquent
la transition avec les
disques, de tenden-
ces plus minimales,
qui les ont précédés.
Au moment où elle
est reconnue comme
une alternative vala-
ble à la fausse musi-
que "black", L'E-
QUERRE a voulu
savoir si la notoriété
- même relative - à
laquelle a accédé ce
groupe de Manches-
ter a changé ses
conceptions, son
ethique et surtout
sa musique. Ques-
tions posées à Car-
mel Mc Court
(chant), Jimmy Paris
(contrebasse) et
Gerry Darby
(batterie).

[voir interview page 48]

PHILIPPE DJANOU MOFF



MOTEURS : RAY DAVIES

Hors du temps, hors des modes et hors des hit-parades, ce gentleman qui dîne seul face à son miroir n'est autre que le chanteur d'un des groupes qui, dans les années soixante, a contribué à faire de l'Angleterre le royaume de la mélodie pop dans la tradition des quatre de Liverpool. Les Kinks existent toujours, Ray Davies, désinvolte et désabusé, parle avec charme et nostalgie de la Reine, de la famille royale ou des chansons qu'il préfère. Parmi celles-ci, qui se souvient de son prémonitoire *Prince Of The Punks* qui épinglait avec humour l'attitude opportuniste de ceux qui prenaient en marche le train de la new wave ? Vraisemblablement peu de monde, et c'est peut-être dommage à une époque où les has been du no future se refont un lifting à grand coups de producteurs à la mode. Un piège dans lequel ne tomberont pas Ray Davies ni ses Kinks avec leur nouvel album, *Think Visual*, tout en mélodies "éternelles" illustrées par la voix craquante de ce dernier aristocrate du rock. O.C.

MOTEURS : TAÏ-LUC

Le chanteur-leader de La Souris Déglinguée continue, avec les autres membres du groupe, les mêmes depuis sa formation, à chanter la vie quotidienne des working class heroes. *Plus la Nuit Sera Blanche*, plus la dérision du cha-cha-cha enveloppera les couples de la République ou de la Porte de Montreuil.

Pour ce nouvel album, *Eddy Jones*, L.S.D. a choisi Slim Pezin comme producteur. Celui-ci, qui a réalisé quelques uns des meilleurs morceaux de Claude François, a donné au groupe un son sixties qui, mixé à l'ironie agressive de la Souris, forme un cocktail détonnant pour les "fils de personne". Taï-Luc et ses copains décollent : ni pop, ni chanson, ni rock n'roll mais les trois à la fois, un sax en plus, ils saluent la jeunesse suburbaine. Qu'elle reste forte et incontrôlable... comme eux.

Ph. D.

MICHEL AMET

A black and white portrait of a young woman, Cathy Claret, looking slightly to the left. She has blonde hair and is wearing a dark, sleeveless top and a dark hat. The background is light and out of focus.

MOTEURS : CATHY CLARET

Surprise, la jeune fille qui joue de la flûte traversière dans le groupe de Pascal Comelade, qui fait la basse chez les gitans, qui lit les poèmes de James Joyce pour y trouver l'inspiration, décide de se lancer, seule, dans la pop. Une reprise de Claude François, *Le Lundi au Soleil* et surtout *She's The Rain* : une mélodie troublante, une première œuvre terriblement personnelle, souvenir d'une mère trop tôt disparue. Cathy se souvient aussi des Mouffles, un groupe de filles qu'elle fonda, il y a trois ans, à Montpellier et qui ne dura que l'espace d'un été (mais quel été !). Elle vit maintenant à Barcelone, après une enfance mouvementée, ballotée de foyer en foyer. Elle pose pour la photo, un peu mode, un peu sans le vouloir. Elle a l'air d'une gamine mais elle a vingt ans.

Ph. D.

Vingt ans après l'explosion pop, on assiste aujourd'hui à la renaissance d'artistes underground. Les premiers punks et les pionniers de la New wave se préparent à expérimenter une nouvelle fois. Sur eux tous, l'ombre de Syd Barrett, par PATRICK ROGNANT

L'underground, cette vieille peau mythique issue des années soixante a survécu à notre ère médiatique et renaît grâce à un retour inopiné de certaines valeurs : authenticité et contre-culture. Poètes maudits, musiciens obscurs et critiques ésotériques se conjuguent dans une nouvelle scène arty, loin du maëlstrom disco-pop qui a enlevé au rock anglais sa magie et sa créativité.

Ses chefs de file ne sont pas de nouveaux venus mais, tout simplement les premiers punks ou les pionniers de la new wave qui ont omis sciemment d'être célébrés au Top 50. Ce sont les oubliés des opportunistes dûs à la crise et ils exorcisent par l'humour, la folie ou la lucidité ironique ce malaise qui empoisonne les délaissés de l'âge informatique.

Devant le manque d'idéalisme et le vide de contenu terrifiant qui caractérise la musique du milieu de notre époque (mêmes symptômes qui empoisonnèrent le milieu des seventies), l'aura des poètes maudits de la fin des sixties — Syd Barrett, Marc Bolan — capte l'imagination de tous ces rebelles qui ont survécu à la tornade punk. Paradoxe : au moment où l'on célèbre à grand fracas en sortant des armoires les survivants de cette période et en diffusant un film racoleur sur le couple (*Sid and Nancy*) le plus taré de cette période, la jeune scène anglaise retrouve l'énergie et l'esprit de ses aînés en exhumant la magie pop de la fin des sixties : beaucoup se réclament du Buzzcocks d'Howard Devoto, le plus pop des groupes de 1976. A la faveur de ce mouvement, les phares musicaux de cette époque se réforment : Wire, Alternative T.V. Les anciens leaders qui œuvraient dans l'ombre réapparaissent : Julian Cope des Teardrop Explodes, Robin Hitchcock des Soft Boys, Nikki Sudden des Swell Maps, Vic Godard de Subway Sect. Les apôtres de la musique industrielle reviennent au son brut de leurs débuts comme Cabaret Voltaire qui déterre le punk psychédélique enragé de *Nag Nag Nag*, leur single de 79, ou bien inversent la vapeur comme Psychic TV... venus pop-stars d'une nouvelle génération.

Les plus originaux et les plus méconnus sont les néo-psychédéliques émules de Syd Barrett ; aussi givrés que lui, ils poursuivent désespérément son rêve lunatique. Grâce à l'actuel phénomène de mode, les oubliés du premier revival psychédélique de 1979 reviennent sur le devant de la scène : ceux déjà cités et aussi Psychédélic Furs et Echo And The Bunnymen révélés par cette même vague de 1979.

S'il existe un génie méconnu dans le rock anglais, ROBYN HITCHCOCK L'EST assurément. Il commence en 1977 avec son groupe les Soft Boys, nostalgiques des Rolling Stones. Ils vont sortir quatre albums bourrés de perles qui auraient été des standards en d'autres temps : *A Can Of Bees*, *Under Water*, *Two Halves*, *Only The Stones Remain*. Le groupe se dissout en 1981 dans l'indifférence de la critique anglaise qui les a d'ailleurs toujours boudés. Depuis, Robyn mène, en solo, une carrière souterraine qui collecte de plus en plus de fanatiques. Il a produit deux albums aux titres cultes et mystérieux : *Black Snakes*, *Diamond Rules* et *Groovy Decay*. Ce n'est, contrairement aux apparences, pas un ultime punk-rock qui pille un héritage fastueux mais un véritable poète qu'on risque, malheureusement, de découvrir trop tard. Depuis trois ans, il se produit avec un groupe The Egyptians avec lesquels il a enregistré deux albums : *Fegmania* et un livre *Gotta Let This Hen Out*, beaucoup plus rock au sens mid-sixties du terme (mythologie oblige). Considéré, à juste titre, comme complètement félé, il perpétue la tradition anglaise du rocker inconnu.

Issu de la seconde vague « mersey-beat » de Liverpool, JULIAN COPE est, à tort, méconnu en France. A l'origine : un trio formé de trois allumés à l'acide : Ian McCulloch (Echo), Wylie et Cope. Leurs compatriotes sont Big In Japan, The Sound, Modern Eon, Nightmares In Wax (futurs Dead Or Alive), le plus fou étant sans conteste Julian Cope, chanteur leader des Teardrop Explodes, surnommé « la grande bouche » par la presse anglaise. Déjà célèbre, à l'époque, pour ses trips loufoques, lui et son groupe pratiquent un lunatisme militant. On retiendra d'eux deux singles magistraux, fleurons du néo-psychédéisme : *Sleeping Gas* et *Bouncing Babies*, lancinants et angoissés. L'album *Kilimandjaro* fut un ratage avec grand orchestre mégaloman, genre que Cope cultive de temps à autres. Depuis, celui-ci poursuit seul ses élucubrations entre psyché et rythm'n'blues avec des textes absurdes et hilarants. Son album *Fried* est le pendant moderne du *Vegetable Man* de Syd Barrett : on l'y voit, vêtu d'une carapace de tortue et en train de brouter ! Paresseux ou trop parti, il sort un disque tous les dix-huit mois, bénéficiant de ses anciens succès

— tout relatifs — et surtout d'un culte que lui vouent ses fans et une partie de la critique. Son nouveau maxi, *World Shut Your Mouth* reprend *Non Alignment* Pact des très pillés, depuis un certain temps, Père Ubu et *I've Got Levitation* du 13th Floor Elevator ; quand à son nouvel album, à paraître en février, ce sera *Saint Julian*. Les blacks de Washington, Trouble Funk, sont venus lui prêter main forte pour la production et un titre *Planet Ride*. On y trouvera également un titre du défunt trio originel Mc Culloch/Wylie/Cope.

Les plus drôles sont certainement les TELEVISION PERSONNALITIES qui ont commis la chanson *Je Sais Où Habite Syd Barrett*. Londoniens de souche, ce sont des fans enragés des sixties psychédéliques : ils ont couvert les pochettes de leurs disques de toutes les références possibles à cette époque. Ce ne serait que des vulgaires plagiaires s'ils n'avaient fait que des reprises mais ce n'est pas le cas : leurs trois albums aux titres impossibles sont frais et efficaces. *And Don't the Kids Just Love It*, *Mummy You're Not Watching Me*, *They Could Have Been Bigger Than The Beatles* sont des manifestes de teenagers hystériques. Après une séparation, ils viennent de se reformer et leur nouveau single *How I Learned To Love The Bomb* prouve qu'ils n'ont rien perdu de leur verve.

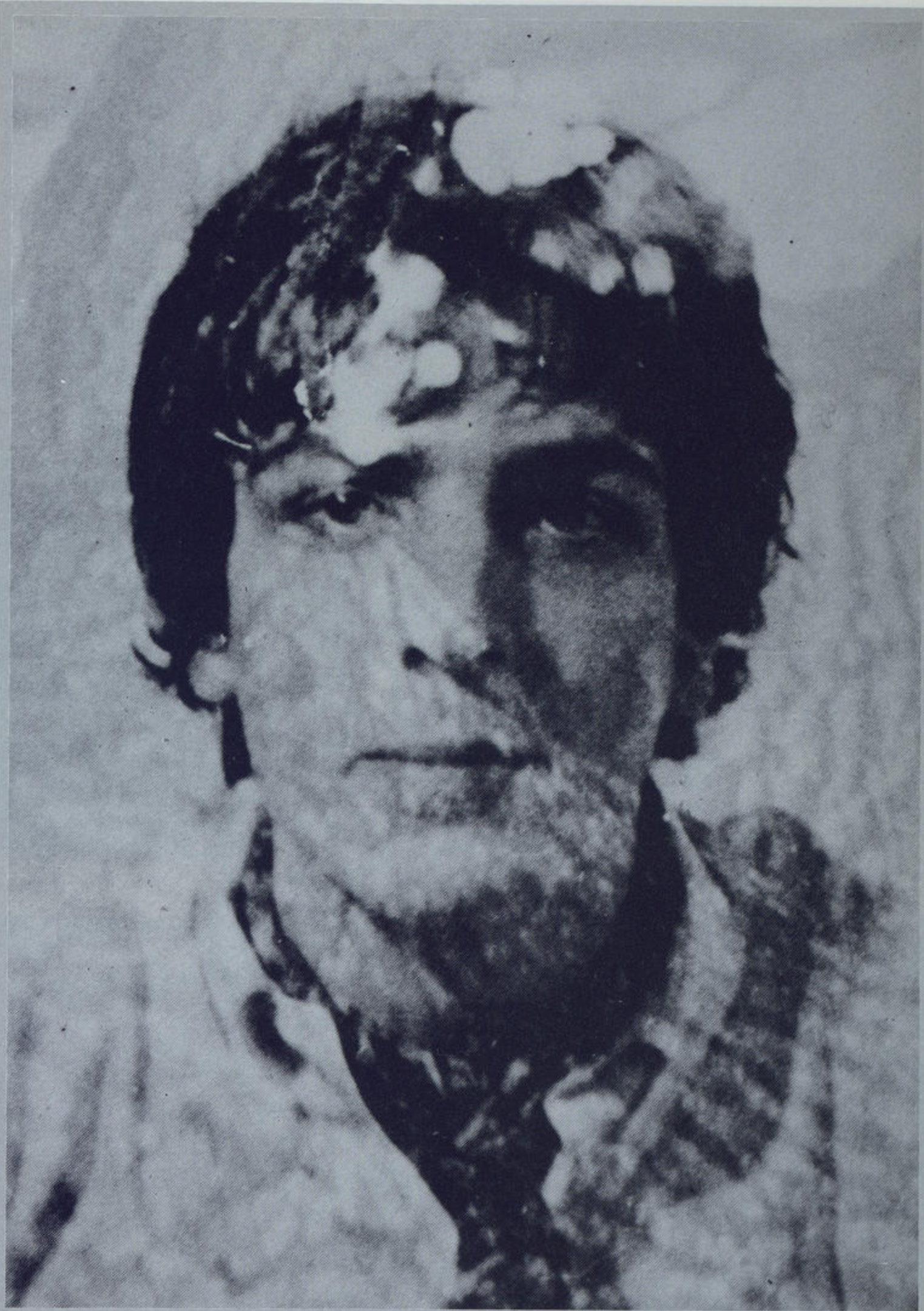
Albion ne chérit pas toujours ses talents ; certains ont survécu grâce à un succès sur le continent ou contraints à l'exil. THE LEGENDARY PINK DOTS en sont l'exemple parfait : devenus hollandais, ils produisent pour un label bruxellois. Mystérieux et très productifs, ils sont souvent comparés aux Résidents à cause du choix de leurs pseudonymes et de leur monde onirique et obsessionnel. La ressemblance s'arrête là ; leur pendule s'est figée le jour où Syd Barrett a quitté le Pink Floyd et où David Vorhaus initia le monde au rock ésotérique et industriel avec son groupe White Noise. Les L.P.D. ont enregistré six albums dont le dernier, le double *Asylum*, une bonne dizaine de cassettes sur les labels de la connection industrielle internationale et deux albums solo du leader Edward K-Aspel. Un groupe-culte fascinant et qui fait école dans l'Europe du nord. Leur nouveau maxi *Curious Guy* confirme la direction précoce et personnelle inaugurée avec *Asylum*.

Autre exilé NIKKI SUDDEN le rocker précieux, est surtout fêté en Allemagne et on commence à le connaître en France grâce à un nouveau label. La notoriété de son groupe d'origine, les Swell Maps, ne dépassa pas l'Angleterre avec deux albums d'un rock speedé aux accents pop, sortis avant 79, et qui ne dépasseraient pas dans les charts « indies » d'aujourd'hui. Comme Robyn Hitchcock, il compose de très beaux classiques sans âge, au-delà des modes mais basés sur la fin des sixties. Après trois ans d'incubation, il sort *Waiting On Egypt* puis *The Bible Belt* avec Dave Nusworth, son jumeau électif, lui aussi guitariste. Ils ont en commun une passion pour le tandem Jagger/Richards et aussi Marc Bolan, Dylan, Neil Young, et Jonny Thunders. Sous le nom de Jacobites, ils feront plusieurs albums entièrement acoustiques au mépris des tendances en vigueur, le plus connu étant *Robespierre's Velvet Basement* (!). Véritables baladins à la poésie mythologique, ils sont le pendant contemporain de Tyrannosaurus Rex du défunt Marc Bolan. Revenu à l'électricité, Nikki Sudden travaille avec son comparse batteur des Swell Maps, Epic Soundtracks (qui joue aussi avec Crime And The City Solution) ainsi qu'avec le guitariste de ces derniers : Rowland Howard (ex. Birthday Party). Nikki Sudden a le vent en poupe : il a signé sur le dynamique label Creation qui a lancé The Jesus & Mary Chain et qui truste une grande partie de la nouvelle scène anglaise.

Enfin, THE JAZZ BUTCHER est le plus contemporain de la bande et un des plus prometteurs. C'est moins un groupe qui se cache derrière ce nom meurtrier qu'un chanteur-compositeur dans la tradition des grands du rock avec l'inévitable complexe dylanésque. Fidèlement accompagné par Max Reider, il a eu comme collaborateur prestigieux David J, le bassiste du Bauhaus, avant que celui-ci ne se jette dans l'aventure de Love And Rockets. Dès son premier album, The Jazz Butcher séduit la critique et entre dans les charts grâce à son authenticité et son désir de faire du rock sans plagier qui que ce soit et surtout pas les américains. D'emblée, il se place près de Nick Cave, la déglingue en moins et l'ironie britannique en plus. Le titre de son album le plus célèbre : *Scandal In Bohemia* lui a été inspiré par une lecture de Sherlock Holmes. Résolument anglais, il pratique néanmoins un incroyable éclectisme de styles et d'inspirations, faisant même un rap avec son maxi *Conspiracy*. Le nouvel album *Distressed Gentlefolks* devrait apporter à Jazz Butcher la consécration qu'il mérite. ■

(tournez la page S.V.P.)

PSYCHÉ-DÉLICE



SYD BARRETT 1967, PHOTO EXTRAITE DU LIVRE "PINK FLOYD" (OMNIBUS PRESS) EN VENTE CHEZ PARALLELES



PHILIPPE DJANOUNMOFF

PSYCHÉ-DÉLICE

suite

RENCONTRE AVEC UN JAZZ BUTCHER

Le Jazz Butcher que L'EQUERRE a rencontré s'appelle Pat, il est le leader d'un groupe qui, on ne le dira jamais assez, n'a rien à voir avec le jazz. Pour la boucherie, on peut discuter, car leur musique est un équilibre de toutes les règles musicales connues. Depuis Zappa on n'avait pas eu de groupes osant à ce point démonter les harmonies du « rock » pour les mélanger à tous les styles existants. Laissons donc la parole à celui qui, en concert, avait déclaré : « Nous avons trois problèmes : le premier s'appelle Blow Monkeys, le second Tom Verlaine, le dernier Dire Straight. »

« J'ai toujours été très monté contre les Etats-Unis, à cause de leur politique et de leur manière de vivre mais, quand nous sommes allés là-bas, cet été, pour notre tournée, je me suis rendu compte que ce n'étaient, après tout, que des gens comme vous et moi qui, en fait, ne peuvent pas quitter les USA parce qu'ils sont trop pauvres. Au fond, ce sont ceux qui que l'on voit ailleurs qui sont les Ugly Americans, ceux qui sont sur place sont quelquefois très bien : j'ai même rencontré des américains communistes ! Ce communisme a, d'ailleurs peu de chose à voir avec le communisme traditionnel, c'est plutôt une sorte de provocation qu'utilisent les jeunes, les musiciens etc. : des idéaux non politiques et sans organisation sclérosante. Il y a un groupe de Milwaukee (ville agricole, capitale de l'Etat de Iowa, synonyme de cul-terreux) The Blowtorch qu'on peut appeler à cette tendance, comme leur musique : un mélange de Redskins-industriel avec du Three Johns, un zeste de Tom Verlaine dans les guitares et du reggae par-dessus le tout. Ils ont un « special squad » qui les escorte tout le temps. Je peux aussi citer nos amis du groupe Camper Van Beethoven, de Santa-Clara en Californie qui est la seule ville du pays à avoir un maire marxiste : ceux-là sont très proches de notre Jazz Butcher Conspiracy. En gros, je reprocherai aux Etats-Unis leur conduite par rapport aux moins privilégiés, moins riches, moins grands : leur manière de toujours dire aux gens ce qu'ils doivent faire ou bien, comme au Paraguay, de donner de l'argent pour la seule et unique raison que le pays n'est pas communiste... »

Si l'on cherche un joint entre nos idées politiques et notre musique, je dirais que le ridicule est l'arme la plus sûre contre les idiots. Notre chanson *Who Loves You Now*, sur notre dernier album *Distressed Gentlefolk* est peut-être la plus sérieuse dans ce sens (c'est Max qui l'a écrite) mais nos convictions politiques — je parle en général — ne se traduisent pas nécessairement dans tout ce que nous faisons. Si notre musique couvre un si grand éventail de sons et de styles c'est que nous avons une très haute conception de la liberté artistique et intellectuelle et c'est pourquoi nous avons toujours travaillé avec des labels indépendants. Sur notre dernier album, l'influence country est très forte mais c'est plutôt du côté Hank Williams que du côté Dolly Parton ! Le psychédéisme, c'est de commencer un truc et ne pas savoir ce qui va arriver après, comme ces sons des années soixante, ce qui nous amène à parler de la « massive » influence que nous avons tous subie en ce qui concerne le Velvet Underground. Ceux-là faisaient vraiment ce qu'ils avaient envie de faire et allaient jusqu'au bout... mais on oublie trop les soft songs du Velvet et leurs bruits délirants. Nous même, en concert, pouvons transformer complètement une chanson très soft en un délire bruitiste comme pour *Still In The Kitchen*. Un concert est certainement intéressant et peut-être, en comparaison du disque, excitant ou décevant. Si l'on cherche l'excitation, on risque d'être déçu mais, en règle générale, le public reçoit plus de joie que de déceptions. Evidemment, nous pourrions, en concert, sortir un son tout fini genre Simple Minds mais nous préférons prendre des risques. Il y a relativement peu de musique noire dans le Jazz Butcher, j'adore la soul mais, jamais je ne ferai du « reggae blanc ». De toutes façons, on n'a jamais fait mieux dans le genre que les Special et le style

Two Tones. Par contre la soul des années soixante est véritablement primordiale.

Aujourd'hui, Jesus & Mary Chain sont un très bon groupe, j'approuve tout le mouvement Creation, Pink (I), les June Brides, Woolf Hounds et, naturellement The Fall. La scène anglaise n'est pas inintéressante malgré l'abondance de groupes évoquant des sous-Captain Beefheart... en soit ! »

Propos recueillis par Ph. Djanoumoff

L. : Labels de la « nouvelle scène anglaise », voir L'EQUERRE N° 4.

ET LES WOODENTOPS ?...

Appuyé contre l'ébène un chant frais et positif montre la voie, Rolo ; une santé de fer sous un couvercle en bois. Déjà les monteurs d'ours le comparent à Ian Curtis, Alan Vega ou Jim Morrison, c'est selon l'heure...

Les points d'accroche se situent chez leurs frangins british Jazz Butcher ou encore chez leurs lointains cousins d'Amérique, Violent Femmes. Leur nom, d'abord, qui fait sourire, « Couvercles en bois ! » et puis, les Woodentops sont des primitifs, des punk folklores qui n'appartiennent au business que par leur côté pop. Et s'ils entrent dans la ronde, ce n'est que pour voyager, par besoin de communiquer de manière différente dans un circuit coincé. Pour s'en apercevoir, il suffira d'avoir vu leur clip hyper nerveux où Rolo semble jouer contre un raz de marée. Cela nous offre, au moins, un groupe humain qui marche à travers les travers du système et plus on les écoute, et plus on entend le bois de la guitare acoustique se mettre à travailler à tel point qu'on peut l'entendre se tordre et on sait que le son sera bon et qu'ils ont raison. Les Woodentops n'ont que deux ans d'existence, seuls Benny, le batteur fou et Franck le bassiste imperceptible sont arrivés en cours de route. Le premier prenant place où sévissait précédemment l'actuelle baguette des Redskins, le second s'empara des quatre cordes qu'avait laissées à un inconnu parti pour les oubliettes. On trouve aussi Alice aux claviers, Simon l'âme psyché à la guitare et bien sûr, Rolo, le maître d'œuvre : guitare et voix.

Remontons leur fleuve de pop soignée, calme et heureux, puis descendons jusqu'aux longues chutes psychédéliques, à travers leurs trois principales productions. En 84 sort un premier maxi *Plenty*, malgré le maigre budget et le minuscule label (Food Ltd), l'objet est adorable : Morrissey les classe alors meilleur single de la semaine dans le Melody Maker. L'oreille avertie, nous abordons le mini album *Straight Eight Bushwaker*, troublant patchwork tout en spontanéité, réunissant des époques, des musiciens et des producteurs différents car réalisé par à-coups, à l'aventure... mais pas à l'aveuglette.

Leur véritable premier album sera *Giant*, titre humoristique quand on pense qu'aucun des membres du groupe ne dépasse 1 m 70. Avec ce disque, concentré de fraîcheur et d'idées bouillonnantes, force est de constater que Rolo et sa bande sont surtout un groupe de scène. L'impression d'ensemble à l'écoute de *Giant* est celle d'une pop un peu tiède, un parti-pris de ballades romantiques un peu sucrées qui pourraient être à la limite de la fadeur s'il n'y avait pas cette étincelle qui vient des musiciens allumés et qui transfigure. Reste la production, honnête, assurant un L.P. convenable pour une maison de disque internationale. Les pieds au plancher, emmenés par un Rolo charismatique en diable, nous les avons découverts sur scène, à plusieurs reprises (Th. du Forum des Halles, Elysées Montmartre) nous prouvant, par des concerts-événements que ces groupes, qu'ils s'appellent Woodentops ou Jazz Butcher, possèdent une « furia » du live, et une liberté artistique qui ne se donne libre cours que lors de ces mes-ses placées sous le signe du cœur.

Dominique Péroles

SYD BARRETT

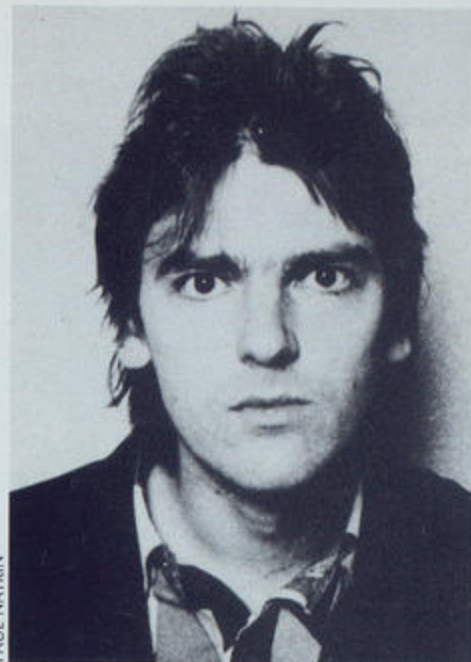
Discographie (Pathé-Marconi/E.M.I.)

Pink Floyd : *The Piper At The Gates Of Dawn*

Pink Floyd : *A Saucerful Of Secrets*

Syd Barrett : *The Madcap Laughs*

Syd Barrett : *Barrett*



ROBYN HITCHCOCK



NIKKI SUDDEN



JULIAN COPE



**CHAPEAU
MELON ET
HOMMES DE
CUIR**

Chaque album des Stranglers est une ouverture sur un paysage différent et chacun d'eux révèle un monde où la réalité devient fiction, imaginaire, fantasme. Tour à tour les rats, les héros, le noir et le blanc, les vikings et leurs drakkars bordés de boucliers, la folie, la féline, les labyrinthes auditifs et enfin le culte du soleil [avec le dernier album] ont été les images éparses qui ont émaillé leur carrière laquelle fête, cette année, son dixième anniversaire. Sur cette photo-souvenir, de gauche à droite: Dave Greenfield, Jean-Jacques Burnel, Hugh Cornwell et Jet Black. S'ils n'ont pas été les premiers à s'habiller de noir, ils seront sûrement les derniers à le faire; et pourtant, leur noirceur n'est qu'apparente. Malgré les scandales, la drogue, la prison, les déclarations provocatrices, la variété de leur musique fait oublier ces côtés terrifiants. Ils revendiquent leur longue "liaison" et évitent la monotonie qui pourrait les guetter en tissant des toiles d'araignées, en creusant des chausse-trappes, en faussant les aiguillages. Chacune de leurs déclarations est un paradoxe qu'il faut décodifier: ne jamais croire aux Stranglers.

PHOTO BANJEE



COUPLES

NOUS LES AVONS VUS A PARIS MAIS ILS VIENNENT TOUS D'AILLEURS.
UN AILLEURS QUI SE REFLETE DANS LEUR TRAVAIL. POP, TECHNO,
FUNK OU ROMANCE, DE FRANCE, DU JAPON OU D'AMERIQUE DU
SUD, ILS SONT L'EVOLUTION FRANÇAISE DE LA MUSIQUE.



PH. DIANOU MOFF

MARIE-LAURE ET LUI

De Juliette Gréco, la "muse de l'existentialisme", comme on disait dans les années 60, Marie-Laure ne se souvient que des apparitions dans Belphégor qui lui faisait si peur quand elle était petite. Devenue grande, et avec Lui, Philippe, elle chante pourtant, comme elle, cette nostalgie, ces chansons d'amour un peu littéraires. Marie-Laure puise son inspiration de la fenêtre du petit appartement où elle habite avec son chat Mathilde, regardant passer les gens, inventant des histoires. Lui, un peu lunaire, lunettes et béret basque, la retrouve dans un café pour le scénario d'une nouvelle chanson. Ils viennent de Lyon, travaillent ensemble depuis un an, leur premier 45 T. est pour bientôt.

COUPLES



PH. DIANOUNOFF

KAS PRODUCT

Mona Soyoc, un peu américaine, un peu argentine et Spatz à la longue mèche (qu'il n'a pas coupé), tous deux de Nancy sont le premier couple synthétique. Dès 1981 les accords hirsutes des claviers déments se mariaient avec la voix de *Pussy Cat*. Depuis leur premier album *Try Out*, Mona et Spatz mènent une légende noire et blanche. Blanches sont leurs nuits et noire leur musique. Le dernier album, *Ego Eye*, très soul côté Mona qui développe son phrasé jazz. Spatz synthétise en disco, grand orchestre et ambiance show en techno glacial. Eurythmics maudits, on les aime.

COUPLES



A. GIACOMONI

LUNA PARKER

Depuis que leur tube *Tes Etats d'Ame...* Eric les a projeté sur la piste d'envol, on s'aperçoit qu'Eric et Rachel sont les Tokow Boys, déformation de Tokyo car Eric est à moitié japonais, à moitié danois. Rachel est à moitié corse, à moitié andalouse. Leur bébé, Sabrina, deux ans, n'a pas encore appris les fractions mais visite *Le Musée des Araignées*, la chanson de la face B. "Aquarelles, à quoi pense-t-elle ?" Peut-être à la maison dans les bois qu'Eric a construit de ses mains, depuis longtemps, et qui n'est pas encore terminée : il manque le grenier... pour les araignées.

COUPLES



PH. DJANOUHOFF

KARL BISCUIT

Karl vient de Rouen et non de Bruxelles comme on pourrait le penser à cause de ses influences Crammed/Crépuscule. C'est aussi un peu Tuxedomoon puisque Marcia, près de lui, brésilienne, fut la seule voix féminine du groupe.

Mais performances, mime, ballet et musiques n'ont plus de secrets pour eux et *Secret Love* est le titre du premier "tube" de Karl, inspiré autant de Prince que de David Sylvian. L'autre face, en italien, *La Morte*, paroles de Pasolini, chante l'anarchie romantique.

Séduction sans souci de plaire et sans intellectualisme, hommage à la musique continentale.

Apogée

par YVES
ADRIEN

Chapitre 4

Satan chérissant la mesure à cinq temps, il n'y a pas dans Apogée de chapitre 4.

Chapitre 5

Un rendez-vous place des Vosges ("Je vous y attendrai pour l'ombre, l'eau et l'étincelle") donné par Blandine à Firmont qui s'y rend ; une déambulation rêveuse par un vendredi de printemps et, face à une bâtisse aurevillyenne, l'arrêt dans un square qu'enserrent les rues Payenne et de Sévigné : c'est dans ce boudoir à ciel ouvert que nos aimables oisifs s'éprouvent, se devinent, s'invitent, s'acceptent ; étant arrivés là où il avait souhaité qu'ils fussent, il ne reste plus à Firmont qu'à prendre congé : ce qu'il fait, non sans avoir prié Blandine à un nouveau rendez-vous...

"Ici-même, vendredi prochain à 13 h", fantaisie qu'elle accueille avec un étonnement muet, une froide frustration ajoutant au désir de celui qui la déserte pour mieux la posséder, — car il est entendu que leur dialogue, sujet à maint déchirant retard, doit être et sera artistement, délicieusement différé : l'occasion d'un long vouvoiement des sens auquel elle se soumet sans toutefois celer son sentiment d'impatience, proie dont le regard aurait la qualité d'une eau attendant que la pierre tombe.

Et Firmont, qui est cette pierre, se mire une seconde encore dans l'eau dormante d'un regard qu'il trouble : seconde détachée du temps, seconde immémoriale que le vertige éternise, singulière seconde qui ne s'achève pas... Il devrait être parti mais il est là, légèrement penché sur ces yeux qui l'appellent et ces lèvres qui l'attendent : elle ne dit rien mais veut tout, et il en va de même pour lui qui, soudain, se laisse tomber sur une bouche qui s'entrouvre.

Absolue volupté que de sentir, par un après-midi d'avril, sa langue chercher la langue d'une jeune fille austère, la trouver et l'entraîner dans ce brassage de sphères où l'espace est de salive ; de sentir, allié assassin, le soleil vous incendier la nuque et vous river plus impérieusement encore au puits de cette bouche qui, si béant déjà, enfournerait le membre turgescent d'un cheval : volupté surgie d'un buste qui ploie, d'un dos de communiant que blessent doucement les lattes de bois du banc et de la main dont on effleure, au travers d'une chemise de batiste, les menus seins qui s'électrisent.

A tout cela Firmont un instant s'arrache puis, contemplant en

Blandine qui rouvre les yeux la somme de ce qu'il aurait à prendre ou à pprofaner, il repart à l'assaut de cette bouche qu'il fouille aussi lourdement, aussi intimement qu'il peut ; salive épaissie et incisives se rayant tels des éclairs, il y a là, dans ce sérum de vérité du baiser, leur histoire en puissance : son enfance d'écolière appliquée, ses fantaisies tues, des reliquats d'ancienne morale et cette pudeur que vient heurter sa corruption à lui, mince stratège de l'égarement qui déjà l'enjambe et, faisant fi d'une clocharde tassée sur un banc voisin, la serre brièvement à la gorge (tressaillement des paupières closes) puis la palpe un peu crapuleusement là où le ventre bombe : ce qu'il fallait pour que, ramassant sa graisse et sa dignité, la clocharde s'extraie de leur secrète alcôve.

Les voilà seuls...

Et Firmont, qui n'imaginait point d'issue aussi précipitée ("— trois heures de regards aiguisés, un meulage mystique et éreintant au terme duquel je prendrais vos cheveux à pleines mains, les froisserais une fois, une seule, à votre tempe et les laisserais retomber en une cascade mendieuse sur vos épaules, rien d'autre..." soufflait-il un soir à la gente hostie du square Viviani), Firmont, donc, ne respecte plus maintenant aucune règle et, maltraitant Blandine savamment, lui prodigue ces troubles caresses en lesquelles elle s'égare et se révèle, puis la repousse... et la reprend pour un baiser moins avouable encore avant que de relever, d'un coup et à mi-cuisses, le velours perle de sa jupe, geste qui amène chez elle l'amorce d'une première réticence dont il la distrait en lui annonçant, avec un rien d'ironie, que ce n'est pas à lui qu'elle se soumet...

... mais "à Lui" : et, dans un mouvement d'une extrême lenteur, il montre, là-haut, l'astre solaire en son règne.

Elle a alors le geste simple de laisser retomber sa main.

Et lui, inspiré, l'en remercie en remontant impérieusement sa jupe de ses cuisses jusqu'à son ventre, découvrant un tourbillonnement de dessous (culotte sage sous collants blancs) en lesquels le soleil s'engouffre face au pensionnat, le premier vendredi de l'après-Pâques, dans une sorte de couronnement allègre : "Et, songe Firmont qui tient Blandine retroussé pour le Haut Visiteur, voici honoré l'autel, voici consacrée l'hostie..."

Mais ce n'est pas assez, il lui semble qu'il pourrait mieux encore affoler cette proie, ébranler plus avant cette citadelle dolente, lui inculquer le goût sulfureux des abysses, l'amener là où vacille toute pudeur : là où, en son abrasion, le cœur des jeunes filles cède au joug de son propre désir ; oui, il lui faut maintenant redoubler d'ardeur et fustiger cette novice, l'entamer, l'enivrer, la corrompre, l'agenouiller : extirper de son être jusqu'au dernier lambeau de vertu. Et c'est pourquoi, faisant fi de tout ce qui les menace, — rues qui s'animent, manège des



rare passants et cette lourde bâtisse assoupie en ses tâches coutumières... —, il l'enjambe pour la seconde fois et l'assaille plus féroce encore de caresses contre nature, de baisers délictueux : lui vole sa salive et la lèche avec abandon au-dessus des lèvres, jusqu'à la naissance des narines qu'il effleure ; lui prodigue des vestiges de pâmoisons passées et lui fait reconnaître, sous la chemise rouge qu'il porte ce jour en hommage à l'étincelle qu'elle appelle, la morsure de ses côtes qui saillent ; puis il la repousse et la reprend encore, par la chevelure qu'il torsade presque imperceptiblement ; éprouve de la paume la douceur de ses cuisses et du dos de la main la dureté érectile de

ses seins, l'entraîne et l'étourdit, la conduit et la tient, la mène jusqu'à l'infâme échancrure de ces jodhpurs sous lesquels, comme à son habitude, il est nu : et là, dans la béance ou béatitude d'une braguette mise à mal par l'éloquence d'anciennes visiteuses, soudain se dresse, tel le lis en sa hardiesse, le très aimable et très libertin Louis XIX qui, toutes affaires cessantes, exige (petit lever du Roi) les deux ou trois passes magiques d'un supplément de caresses.

Et Firmont, qui n'est plus à un débordement près, dédide ici de jouer son va-tout en offrant à son protégé une extase : prend la main de Blandine qu'il oriente (elle ne sait rien encore) vers le lieu du crime, l'amène là où, comme si elle s'était brûlée, d'un coup elle se retire, puis, une main ne valant que par ce qu'on en fait, il s'en empare de nouveau, l'invite, la persuade ; et voici qu'une jeune fille irréprochable, maintenant, branle un oisif dans un square : doigts de fée d'ailleurs, assortis d'une

exemplaire compréhension de la problématique d'Onan, comme si, miracle, cette pâle couventine héritière d'un consolat imparable témoignait, par le ballet de sa dextre aux cinq fuseaux de plume, de l'attention et de la douceur dernière (sœur de la charité, pour sûr) dues à un malade ; mais nul aujourd'hui ne passera : l'air bruissant d'électrons licenciés chante la débauche du monde, un soleil hautain veille au devenir du printemps, deux bouches fulgurent dans un baiser d'une ignominie savante, Blandine frémit, Firmont frissonne et, en cet instant où une damnation secoue leurs deux corps, Louis XIX, dans un royal essor de sa personne, délivre, avec ferveur il va sans dire, tout l'attendu de sa sentence laiteuse.

Vertige, onction du sacré. Se sont-ils bien laissés aller à... Oui, sur la cape de velours noir qu'elle affectionne et sur les jodhpurs faillis qui furent cause de leur égarement s'écoule le chaud tribut consenti par celui qui, perdant un peu de sa superbe, maintenant s'incline et semble souhaiter l'intimité de son précepteur.

Ce dernier, dégrisé, voit une Blandine un brin étourdie rouvrir les yeux et les baisser discrètement sur sa main fautive, doigts noyés d'un miel inavouable et qui, dans moins d'une heure, en ce lieu où il l'entrevoit l'été passé, rendront la monnaie sans rien révéler à la morne procession des acheteurs de livres : "terrible privilège, songe Firmont, que d'égayer les stations d'une vestale de librairie..." ; et, du même index oublieux dont il recueillait certaine gouttelette tombée des nues, il effleure la voie lactée née de leur dernier baiser pour, oubliant cette fois la bouche sage de sa victime, en honorer la sienne propre.

Et puis, décidément trop attiré par ce foulard d'azur à motifs cachemire qu'elle serrait de sa main libre durant leur joute, il se l'approprie, fait mine de réparer les dommages causés dans leur tenue par le fulgurant dénouement et, ne pouvant abdiquer ce voile d'Isis baigné d'infamie, il se lève sous le soleil seigneurial, noue l'équivoque foulard autour de son cou (il n'est tel que le miel pour adoucir la gorge) et, sans cesser de la vouvoyer, fait ses adieux à Blandine : la retrouvera ici-même vendredi, la remercie de sa présence attentionnée, se félicite de leur intéressant échange de vues... mais la quitte car le Mystère, pour l'heure, est consommé.

Chapitre 6

Rentré chez lui, notre héros aujourd'hui ne s'y attarde pas : noue le précieux foulard au buste de sa chambre, et sort.

Quelque vingt minutes plus tard, boulevard Saint-Germain, nous le retrouvons qui traque l'édition rare et l'approbation fugitive des passantes : le soleil d'avril nimbe certaines terrasses obligatoires de l'après-guerre, de la chair bourgeoise s'alanguit devant un thé en l'habituelle serre du Flore (mères et filles si

proches, si définitivement sœurs qui, par-delà les années, conjuguent coquetterie et tarte au citron), la jeunesse dorée rutile et, dans les rues avoisinantes, de défilées champouineuses s'affairent à l'heure où, ici, fleurit Le Monde ; dépassant tout cela, Firmont remonte le boulevard jusqu'à une librairie où, sous un plafond blanc qu'on repeint, officie une fille noire : il entre et, tandis qu'il s'incline pour explorer les rayons inférieurs, la fille s'avance, bottée jusqu'au genou et indolente, et, lui montrant ce à quoi les peintres s'emploient, le met en garde contre d'éventuelles taches qu'il pourrait se faire ; l'intéressé, se relevant distraitemment, la remercie de sa prévenance (tenté qu'il est un court instant de lui révéler qu'il s'est déjà fort joliment... taché ce jour dans un square) et, pour l'apprivoiser, décoche un sourire à cette antilope aux fesses moulées dans du velours feuille morte : elle, peu farouche, lui rend son sourire...

... amenant dans l'esprit du visiteur, tout aussitôt, le complet panorama des fantasmes bariolés : des images de savane et de sodomie, de course cruelle et de crachats, d'incisions qui suppurent et d'étreintes à même la terre brûlée, terre qui bat tel le tambour annonçant un grand règne de grâce et de coprophagie, boue sèche, boue

d'avant le monde et ses péchés, boue si légère que, soufflant dessus, deux lèvres bleues réinventeraient l'azur comme on rallume un incendie : ici, mettant un terme à son voyage mental, Firmont convient que la fille qui lui fait face est un rien trop civilisée pour de pareils rituels et, ayant réglé les deux tomes de l'étude de Ricarda Huch, *Les Romantiques allemands*, il sort épargnant à Louis XIX les tourments d'un exil africain.

Le jour maintenant a basculé et notre enjôleur, de retour en sa cellule, y reçoit imaginativement Blandine dont la présence ne tient pas à un parfum, — celui qui, mêlé aux essences plus rares du foulard, corrompt les abords du buste —, mais à la voix ailée de soprano égrenant dans l'air cette prière :

*Fac ut sordescat tellus
dum respicimus caelum*

"Fais en sorte que la terre nous paraisse souillée lorsque nous regardons le ciel" prière et voix qu'éternise une cassette offerte l'après-midi même par la tendre communication du square : une face de Schubert, l'autre de Vivaldi... et c'est, présentement, un sérénissime motet

de ce dernier, *O Qui Coeli*, qui, toutes exigences charnelles tues, inspire à Firmont la réévaluation de sa proie : il l'entend de nouveau demander "Où étiez-vous le 27 mars de l'an passé ?" et la revoit, après qu'elle eut provoqué ses aveux, affichant certain sourire aigu ; il questionne, surtout, la docilité avec laquelle, à mi-chemin d'une levantine léthargique et d'une antilope déliée, elle s'est prêtée à ses jeux ; et, faisant la somme de tout cela sur du latin dont le sens lentement se dégage, son parti pris de séduction lui apparaît immanquablement empreint des stigmates d'une vaine gloriole.

O Qui Coeli, — musique si belle, si juste que pour peu Firmont ferait sienne la phrase terrible du livre d'Isaïe : "Toute chair est une herbe pourrie."



GUSTAVE MOREAU : JUPITER ET SÈMELE

LE PHOTOGRAPHE LE PLUS COLD

En 1983, une exposition dans une petite galerie des Halles faisait découvrir un photographe d'une sensibilité différente. Loin du mitraillage qui tue, Antoine Giacomoni joue de son appareil photo comme d'un instrument de musique : sur un beat très régulier, des variations, des arpèges de compositions et de lumières. Une sensibilité vive et à fleur de peau



GARANCE

le prédisposait à être le miroir des musiciens. C'est justement un miroir qui sera son deuxième appareil photo. A Londres il connaîtra, dans les années 80, ceux que vous redécouvrirez dans les pages suivantes : reflet d'un reflet, souffle d'un souffle, photos dans un miroir, démons et merveilles, vents et marées... Ph. D.

ALAIN MANNEVAL - PARIS-1983

(ci-contre, à gauche)

"Alain était venu à mon expo et avait donné à l'événement une médiatisation incroyable, amenant un camion d'Europe 1 dans cette petite rue pour enregistrer 'live' les groupes qui se produisaient dans la galerie. C'est avec lui que j'ai eu les meilleures expériences radio de ma vie. Alain a toujours les mots qu'il faut, beaucoup de tact et de pudeur. Pendant la séance de photo, nous écoutions *O Superman*, de Laurie Anderson".

SUZI WYSS - PARIS-1986

(ci-contre, à droite)

"Elle est écrivain. C'est un peu Hécate. Une femme accomplie qui a su préserver son enfance. Elle a le sens de la nuit et de la douceur tout en étant allée très loin, comme les sportifs qui vont à la limite de leurs capacités. Le livre fleuve qu'elle est en train de terminer sera une bombe. Pour elle, j'ai transporté mon studio chez elle. La musique était choisie par Yves Adrien : surtout Iggy Pop".

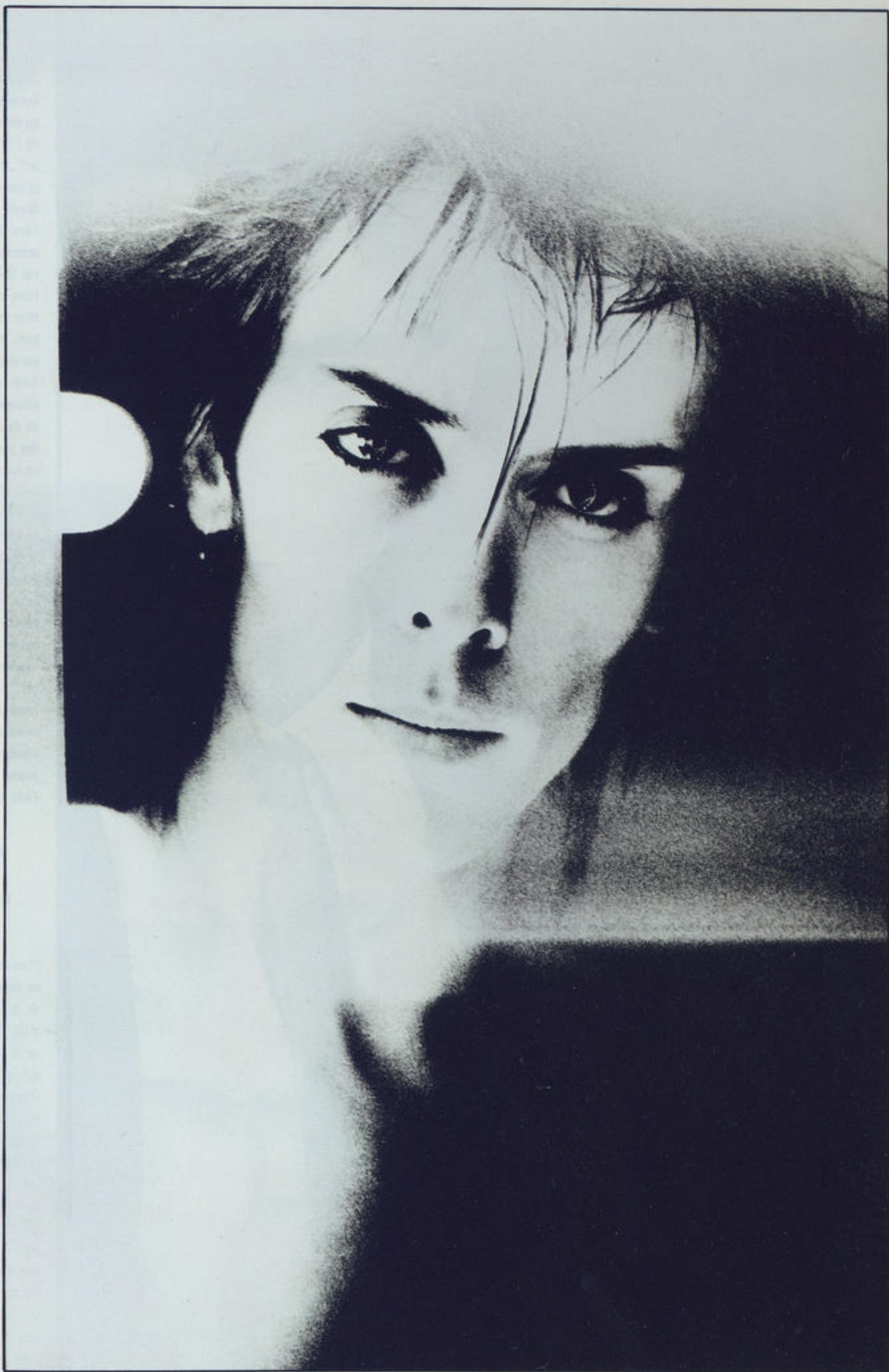


PETER
MURPHY-LONDRES

1981

(à droite)

« Avec « Murf », c'est presque une histoire d'amour et si je fais un film, il sera dedans : sa personne m'inspire. Il pourra assurer même pour des choses difficiles. Il était persuadé que j'étais scorpion, lui doit être cancer ou gémeaux. Je n'étais pas vraiment branché avec les autres membres de Bauhaus, Peter Murphy avait dû faire de la musique en solo bien avant d'être dans le groupe. C'est un des artistes que j'aime le plus à photographier. Il est un peu comme John Lydon : quelqu'un qui se donne à fond. Bref, plus qu'une séance photo banale ou même intéressante, c'était une rencontre. Nous avons écouté Bauhaus, bien sûr mais aussi Nico : *No One's There* ».





JOHN LYDON-LONDRES

1981 (page de droite)

"J'ai rencontré John Lydon à la Jamaïque, pendant un concert de Burning Spear. Il y avait cette fille qu'on appelait Suzie Q. qui me dit : "Y'a un blanc qui veut te parler". Comme il n'y avait que lui et moi de blancs, je pensais qu'il devait me confondre avec mon frère (qui était musicien). John aurait voulu qu'on fasse des photos là-bas mais j'ai préféré les faire, plus calmement, à Londres, chez moi. John est un type très bien, on est allé à des concerts ensemble, Bauhaus en particulier. John fait une musique forte, qui dérange mais il a en lui beaucoup de douceur authentique. Le jour des photos, il était habillé avec un costume en tricot, il ressemblait à un magicien. D'ailleurs ce mec à un côté magique. Il a tout de suite accepté le jeu du miroir et pourtant, ce n'est pas toujours évident. Avec lui, le concept de faire des photos dans un miroir prenait tout son sens : il s'est laissé prendre au jeu mais sans narcissisme : "I'm not a pop singer" a-t-il dit. Comme musique pendant la séance, il avait demandé de la disco turque (!), comme je n'en avais pas, nous avons travaillé sur *Drama Of Exile*, de Nico."

PHILIPPE PASCAL

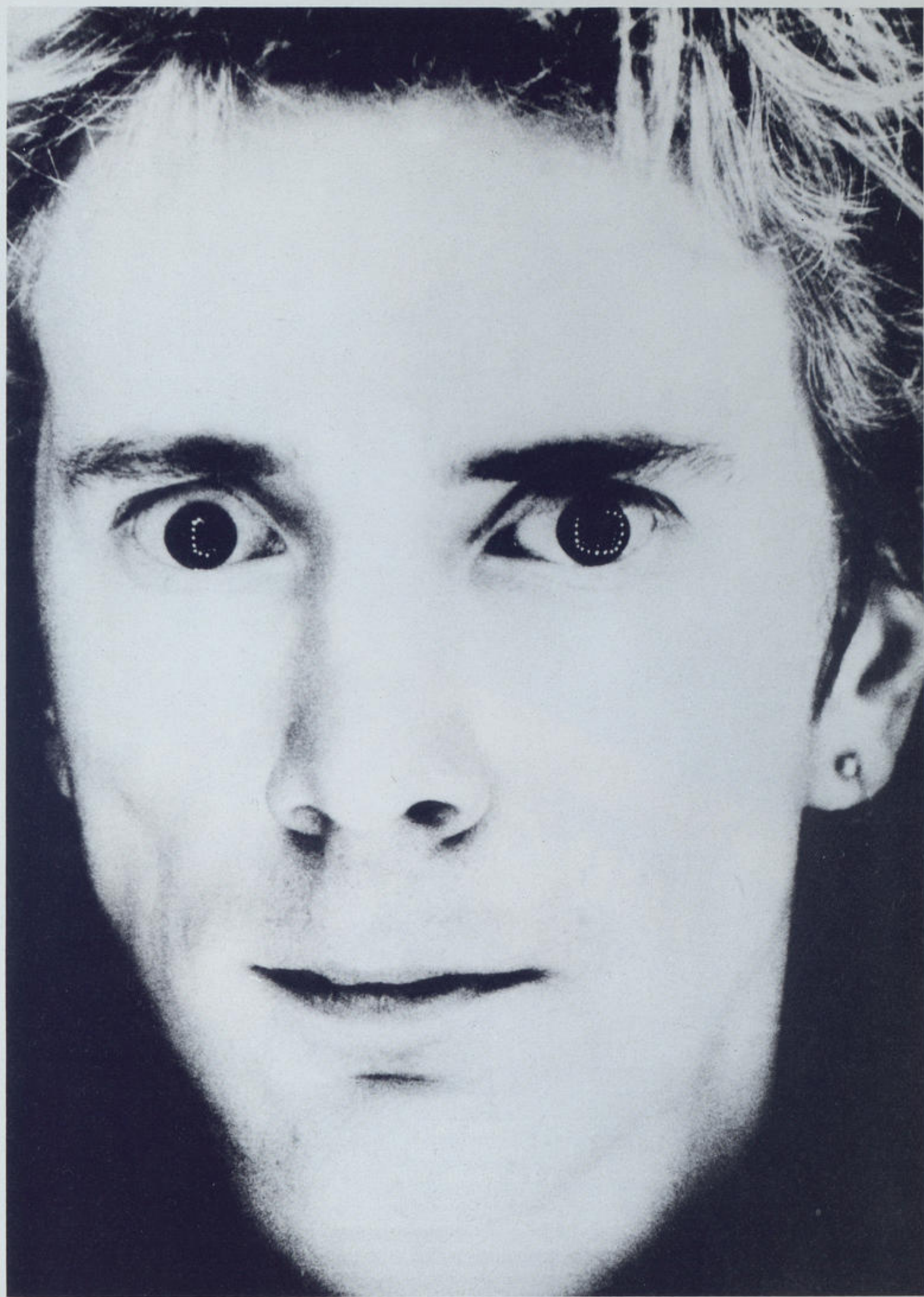
FRANK DARCEL

MARQUIS DE SADE

PARIS 1981

(cette page)

"Les autres membres du groupe ne sont pas venus. Pour moi, M. de S. était surtout le chanteur mais, dans cette photo, il y a un autre leader puisque Frank Darcel est celui du groupe Octobre. C'est lui qui va vers l'avant alors que l'autre sort du cadre : c'est l'amorce et l'annonce de deux groupes qui allaient se créer (Marc Seberg et Octobre). Philippe Pascal est fascinant : c'est un mec qui aurait pu être modèle pour le peintre Egon Schiele. Il a une fantastique façon de bouger. Le corps, bien sûr, mais surtout les mains, comme Siouxsie, comme Ian Curtis : ce côté celtique... Pour Frank, c'est son côté froid qui m'émeut. Nous avons écouté Talking Heads : *Heaven* et le Velvet : *White Light, White Heat*."

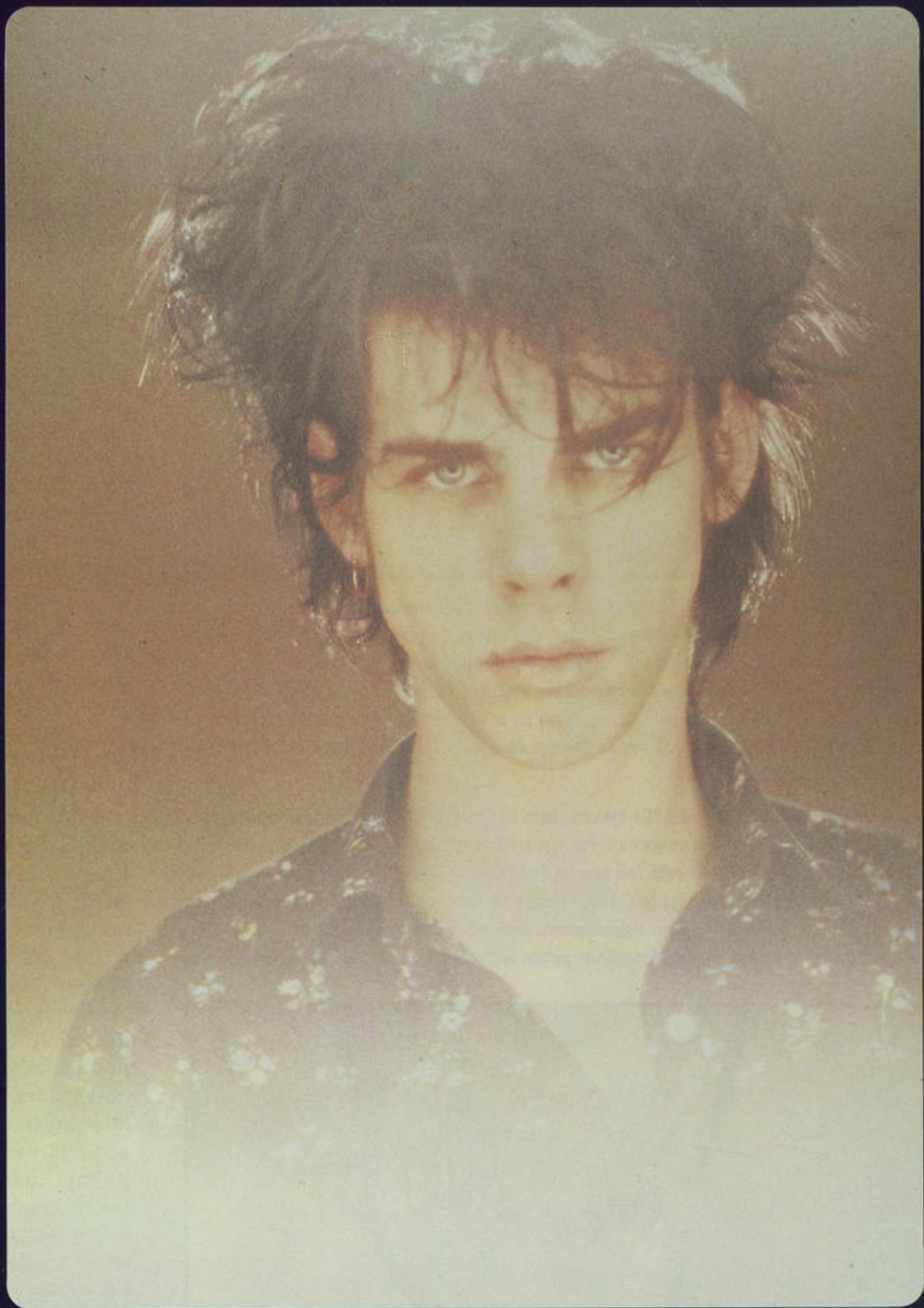




ROBERT SMITH
LONDRES — 1982

J'avais fait des photos avec les Associates qui étaient, à ce moment-là, sur Fiction Records, le label de Chris Parry et celui-ci m'a demandé de photographier Robert Smith. Smith est venu avec Mary, très timides tous les deux, très réservés, très anglais... Ils semblaient intimidés mutuellement. Finalement je m'attendais peut-être à trop de délires... Avec le recul, je trouve cette attitude plutôt touchante.

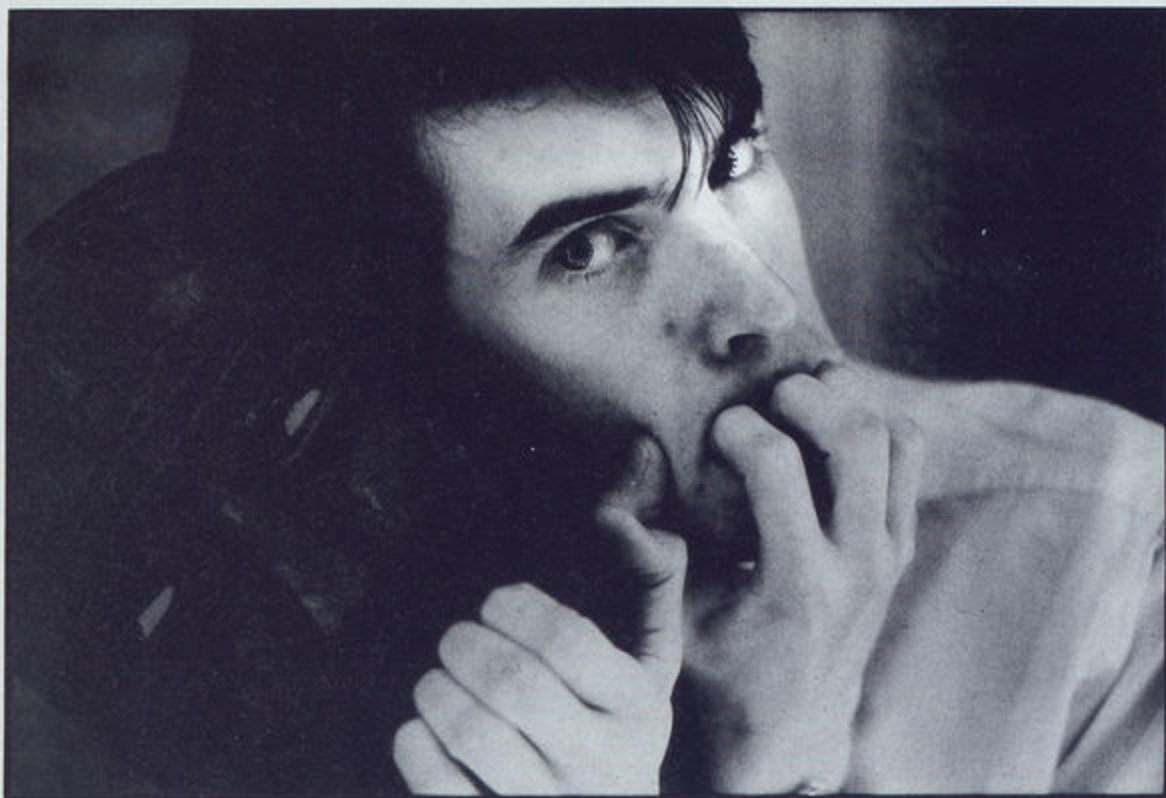
Musique : The Cure, *Seventeen Seconds.*)



NICK CAVE
LONDRES — 1983

« Il était encore chez 4 AD et jouait dans Birthday Party. Pour rester dans l'ambiance du nom du groupe, nous avons fait, pour la photo, une cérémonie avec des bougies etc. Ici, il a un côté adolescent/gothique. Le nom du groupe faisait penser à un tube en vogue à ce moment-là et qui les assimilait à un sous-Human League. Je sentais en lui une part d'exil de son Australie natale. (Musique : Talking Heads,

Remain In Light)



FRANK TOVEY-LONDRES-1982 (*ci-dessus*) "Une des photo-session les plus géniales. Frank est un acteur fabuleux. Avec lui, je ne pouvais vraiment pas m'arrêter. J'ai fait une infinité de rouleaux alors qu'habituellement un ou deux me suffisent. Avec lui, ça repartait tout le temps. Il a flashé sur ma collection de masques (lui même en porte sur scène). A part ça, il a un côté très school-boy anglais, très clean et tout mais il peut changer complètement. C'est pourquoi je l'ai photographié plutôt comme un acteur, en chopant ses expressions. Ce qui m'avait beaucoup plu en lui également c'est qu'il fait sa musique dans un placard d'un mètre carré. Nous avons travaillé en écoutant Fad Gadget."

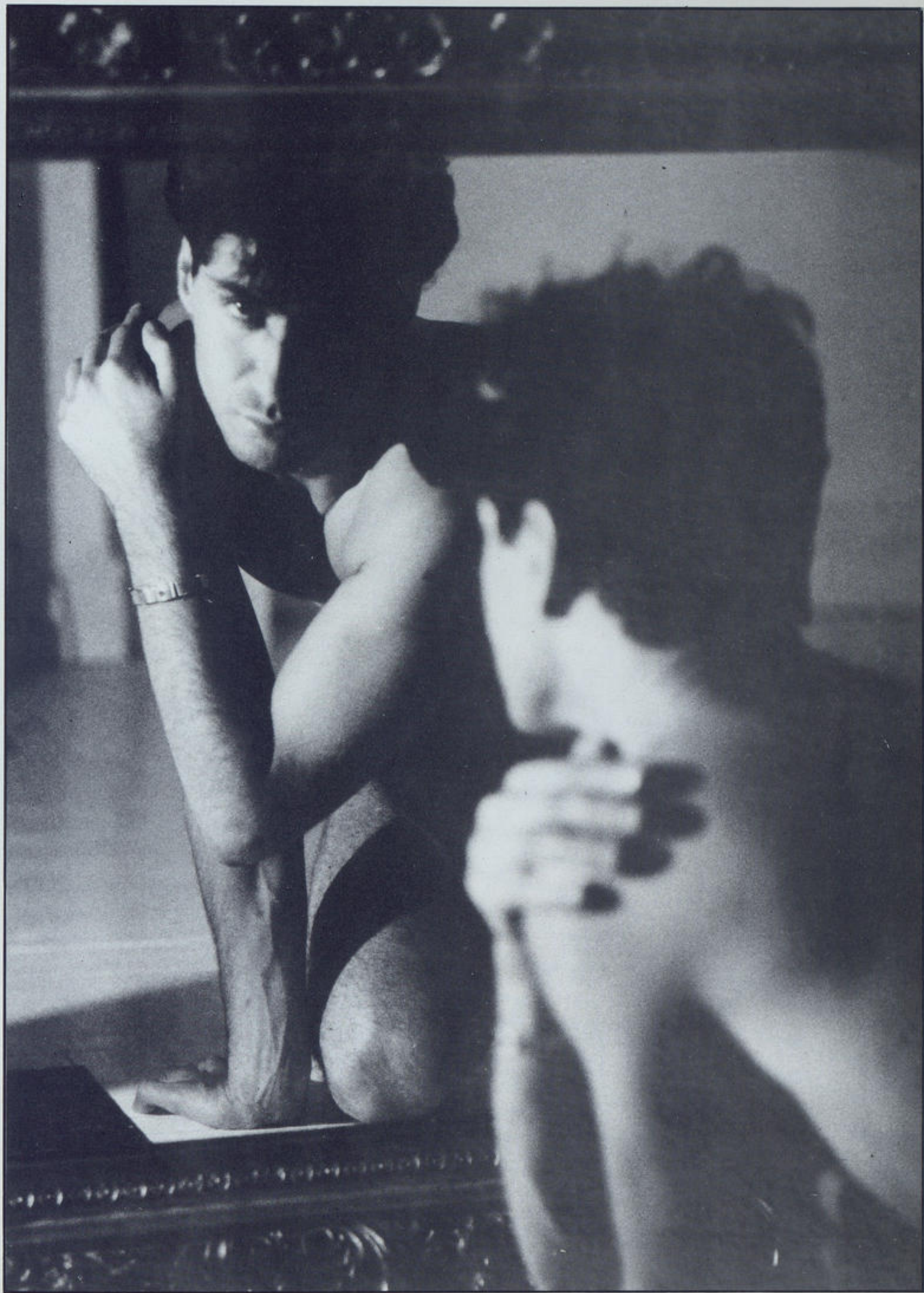
PAUL SIMONON-LONDRES-1982 (*ci-dessous*) "Ça été une photo très vive, très rapide. Pour des raisons matérielles, il fallait une photo illustrative et non un portrait. Par rapport à John Lydon ou Peter Murphy, c'était une prise de vue assez simple, mais moi, j'aimais mille fois plus les Pistols que le Clash. J'ai cadré serré pour accentuer le front et donner de l'importance au regard. C'était l'époque où Clash splittait, Paul était le bassiste et je devais photographier les autres plus tard. Mais naturellement, dans ces conditions, ça ne s'est pas fait. Plus tard, le magazine américain Playgirl a élu Paul Simonon le garçon le plus sexy de l'année". (Musique : Best of Phil Spector).



ETIENNE DAHO PARIS - 1985

(page de droite)

"Ici, c'est un autre miroir. Etienne est très pudique et n'aurait pas fait une photo comme celle-là devant trop de lumières. A cette époque, il n'avait pas encore composé *Epaule Tattoo*. Etienne est, avec Nico, Elli et Pete Murphy, une des personnes que j'ai le plus photographié. Ses qualités sont la douceur, la sensibilité, l'humilité et enfin sa beauté, dont il ne se rend pas compte. Je l'ai connu par un entrefilet de deux lignes dans Rock et Folk, il y a longtemps. Ils avaient une rubrique Frenchy But Chic qui disait qu'"Etienne Daho Junior (son père s'appelle aussi Etienne) était le fils mutant de Nico et de Françoise Hardy". Comme je les adore toutes les deux, je me suis dit que ça devait être un mec bien. Puis je l'ai connu, par Elli et il me faisait des cassettes de Françoise Hardy qu'il m'envoyait, de Rennes à Londres. Ce que j'aime dans cette photo, c'est la pudeur. Etienne est un des premiers français avec qui j'ai eu plaisir à travailler et lui-même dit que c'est avec moi qu'il a appris à poser. Elli dit que nous nous ressemblons physiquement mais je crois que c'est surtout intérieurement qu'il y a ressemblance". (Musique : Françoise Hardy).



O.K. T.I. P.P. A!

Six mois après l'Angleterre, c'est au tour de la France de subir, avec délices, les assauts de Tippa Irie (prononcer Ai-Ry) et de son tube en forme de salutation : Hello Darling. A l'heure où le reggae se love dans un ghetto musical qui confine au presque-anonymat, voici que ce Bibi Fricotin à la frimousse chocolat le fait pénétrer dans les sphères du Top 50, normalement chasse gardée des musiques "débiles". L'EQUERRE a voulu savoir ce qui se cachait vraiment sous ce couvre-chef et derrière un sourire irrésistible.

— Es-tu Anglais ou Jamaïcain ?

Je suis né à Londres et mes parents en Jamaïque. J'irais là-bas pour la première fois à Noël, pour deux concerts le 25 et le 26 décembre.

— Ta musique est-elle toujours du reggae ?

Mon intention est d'arriver à ce que ma musique plaise à un public qui peut être aussi bien noir que chinois, blanc ou indien. Pour cette raison, je ne chante pas de la façon traditionnelle qui va toucher uniquement les initiés : j'essaie de composer des morceaux que tout le monde peut écouter, avec de belles mélodies et des paroles faciles à comprendre. Je voudrais que le reggae soit international, donc j'adopte un style commercial. Je retournerai à mes « racines » (Roots) quand ma popularité s'étendra au monde entier.

— Hello Darling est beaucoup plus une "chanson" qu'un texte

Absolument. C'est aussi quelque chose de tout à fait nouveau par rapport aux "textes" de D.J. (I) habituels. C'est, en tout cas, un style nouveau en Angleterre. C'est sur cette base que je vais travailler car c'est à la fois nouveau et bon !

Hello Darling marche très bien en France, quel est le message dans les parties "parlées" ?

Il y a un message dans toutes mes chansons et, bien sûr, dans celle-là. C'est une histoire qui parle des filles mais ce que je veux dire vraiment, c'est que n'importe qui peut avoir rencontré une nana qui le branche, comme ça, dans la rue, et commencé un baratin etc... J'ai fait cette chanson parce que c'est vraiment comme ça que ça se passe, et c'est ça mon message : la réalité. La réalité peut être moins rose : regarde, le stade du Hessel... C'est pourquoi j'ai écrit *Football Hooligan*. Aux informations on donnait X nombre de morts et tous les détails. J'étais attristé et je me suis assis en me disant : *Shame and Disgrace 'Pon This Land* (Honte sur ce pays). Mais qu'est ce qui fait que des gens puissent mourir pour le foot ? Je n'ai fait que prendre les faits réels pour écrire les paroles : les faits et les chiffres, c'est vraiment sérieux, et je n'avais rien à ajouter. L'ensemble est complètement épouvantable. C'est une véritable honte.

Tu as une recette pour écrire ?

Hum... personne ne peut savoir comment viennent les lyrics... ça vient comme ça. Quelquefois, j'en écris plusieurs en même temps. Quand j'ai déjà une chorus line, ça vient plus vite.

De quelle chanson es-tu le plus fier ?

Je crois bien que c'est *Hello Darling* car c'est elle qui m'a fait connaître ; je lui en suis reconnaissant ! Comme tu sais, je commençais à devenir un peu connu dans le milieu reggae mais, et tu le sais aussi, c'est un marché un peu limité. Je me disais que ce serait bien de faire quelque chose de plus léger et de plus simple, et c'est venu tout seul. J'avais les paroles depuis quatre ans : c'était à une fête et il y avait deux grands sound-systems qui passaient la musique. J'attendais dehors dans une camionnette et à ce moment une très jolie fille est passée ; j'ai baissé la vitre, je l'ai sifflée et lui ai dit : Bonjour chérie (*Hello Darling*) et elle s'est retournée, m'a reconnu et a répondu Bonjour mon mignon (*Hello Good Looking*). C'était aussi simple que ça, nous avons commencé à parler et je me suis dit que ça serait une bonne idée pour une chanson : on dit toujours *Hello Darling* un jour ou l'autre, non ? Puis, en février 85 je suis allé en Amérique et ça a complété mon inspiration : question de vibrations... ça y était !

Quel est ton film favori ?

J'aime les films d'action, les films de gangster : Rambo, Scarface. J'aime aussi les comédies. Je suis un fan de cinéma : j'y vais tout le temps. Dernièrement j'ai vu *Aliens-Le retour*, c'est excellent.

J'essaie toujours de rendre les paroles des chansons en prise concrète. De cette façon, les gens qui écoutent peuvent se dire "Ah oui, c'est bien comme ça que ça se passe ça m'est arrivé pareil..." et ces gens peuvent raccorder mes paroles avec leurs souvenirs, et l'impact visuel est très important.

Ton enfance ?

J'ai deux sœurs et j'ai vécu dans le sud de Londres toute ma vie : à Brixton pendant treize ans, puis, depuis quatre ans, à Stretham. Quand je reviendrai à Londres, je m'achèterai une maison à Brixton.

suite page 48



NEW ORDER
Brotherhood
Factory/Virgin

Cet album, qui nous offre un raffinement musical différent de *Low Life* est acclamé par la critique anglaise car il combine à merveille l'héritage technopop new wave et la nouvelle jouvence pop. Mais là où *Low Life* était une révélation, celui-ci est une consécration. New Order a épuré sa musique jusqu'au squelette : retour aux guitares et émotions demi-teintes, le son n'a pas changé : basse larmoyante et voix approximative mais avec la sérénité et l'ouverture à la musique noire des derniers maxi. Pour cela New Order s'avère charnière entre la pure new wave profonde et la musique de danse qu'on peut oser nommer funk et ce depuis *Confusion*, *Blue Monday* etc. et les derniers *Shame/State* ne font pas exception à la règle. Charnière également entre les enfants de Joy et la renaissance pop qu'ils soient loin du côté sulfureux de la nouvelle génération anglaise, celle qui n'a jamais écouté une seule note de Joy Division. La vigueur de New Order se situe plutôt dans une réserve, une retenue qui explose en concert. Traînant leur légende après eux seront-ils un des "plus grands groupes du monde" ou se perdront-ils dans les recherches symphoniques ou autres, *Brotherhood* sème autant de points d'interrogation. Mais c'est un chef-d'œuvre. Ph D.P.R.

GENERAL PUBLIC
Hand To Mouth
Virgin

Voici donc le nouvel album de la deuxième moitié du défunt groupe The Beat (l'autre moitié étant Fine Young Cannibals). Passons rapidement sur une pochette/collage qui n'est pas sans évoquer les plus douteux essais de certains groupes français. Et la musique ? Moins ambitieuse que celle des F.Y.C., elle mélange les tendances et les couleurs sans se situer de façon catégorique dans le paysage de la musique britannique : dominante pop (*Come again, Faults And All*), option ska/reggae (*Forward As One*) et le reste à l'avenant. Ce cocktail, loin d'être indigeste, s'avère aussi subtilement dosé que celui de Fun Boy Three au début des années 80. O.C.

AFRIKA BAMBAATHA
Beware (the Funk is everywhere)
Tommy Boy/Phonogram

Violent comme le ghetto où il est né, le rythme percutant de "Big Bam" se mélange ici à des sonorités hard, dans la lignée de RUN-DMC. Le plus criant exemple de ce mixage insolite est la reprise du légendaire morceau du MC 5, *Kick Out The Jams* : Les guitares saturées façon Stooges et le claquement impitoyable d'une boîte à rythmes ponctuée ce cri de rage venu des années 70. Au détour des autres morceaux, on surprend des mélodies remixées tel le T.E.E. de Kraftwerk, *We Will Rock You* de Queen ou le générique d'*Assaut*, le film de John Carpenter. Equivalent music al d'une B.D. de science-fiction, cet album brille comme le vaisseau Enterprise dans une galaxie où le Funk ferait force de loi. Et qu'importe si "Bam" se laisse parfois emporter par un son tellement énorme qu'il en occulte la musique au profit de l'épate : Au-delà des gimmicks se trouve l'âme du Hip Hop, une musique née dans la rue avant de devenir un produit manufacturé. O.C.



GRACE JONES
Inside Story
Manhattan/E.M.I.

Quelle stupefaction de découvrir un album de Grace Jones, Miss Perfect, s'ouvrir sur cet aveu : *I'm not perfect...* On l'a vue en Dieu Robotique dans le clip Citroën et en femme-girafe sous les ciseaux dévastateurs de Jean-Paul Goude (*Slave to the Rhythm*) ; la voici en image computerisée, hologramme au sourire de Sphinx posant pour l'élection de Miss Android 1986 mais, comme on le sait depuis Philip K. Dick, même les androïdes ont le Blues : Délaissant Z.T.T., Grace a choisi Nile Rodgers pour cette *inside story* riche en surprises. Mensonges Hollywoodiens, musiciens de Jazz paumés dans la nuit, hommes d'affaires impitoyables ou filles faciles dans les jardins de Beverly Hills, tels sont quelques-unes des images que nous présentent les dix chansons de la Diva à la voix désincarnée. L'esthétique Sado-Maso qui a popularisée Grace Jones n'est plus de rigueur et le glaçon se met à fondre : Les guitares de Nile Rodgers achèvent l'incendie déclenché par une voix tour à tour féline, impérative, enjôleuse ou rugissante. Ce disque est une oasis de chaleur dans l'univers glacé de "l'esclave du rythme", et même les morceaux plus lents comme *Victor Should Have Been A Jazz Musician* s'imposent avec élégance comme de luxueuses ambiances de night clubs dans un Shanghai désert. Musique d'un film somptueux qui reste à faire, *Inside Story* mérite amplement qu'on s'y intéresse, car derrière les ordinateurs se cache une vraie chanteuse. O.C.

THE MISSION
God's Own Medicine
Mercury/Phonogram

Voici donc l'album tant attendu des ex-Sisters Of Mercy. Disons tout de suite que c'est magnifique, un très grand disque dans la veine de The Cult. On y retrouve le single *Stay With Me* ainsi que neuf autres titres, cocktails d'exploits guitaristiques et de rythmes effrénés, ponctués par les performances vocales impressionnantes de Wayne Hussey. Les amateurs seront heureux de retrouver une version lente de *Garden Of Delight*, interprétée au violon et qui, d'ailleurs, est le seul titre languoureux qui nous soit offert. Le reste décape de manière délicate à travers des mélodies bien charpentées. C.D.

THE TEMPTATIONS
To Be Continued...
Motown/R.C.A.

L'éternel retour des immortels Princes Charmants de la soul Music, pour une célébration, celle de leur vingt-cinquième anniversaire. Le temps s'arrête à l'écoute de *Lady Soul* ou de *More Love, Your Love* ; on se retrouve dans les limbes du temps, au cœur d'un univers où les mélodies sont toutes aussi inoubliables que celles écrites voici 20 ans : On pense à *My Girl*, à *Just my Imagination* et à toutes ces chansons qui firent de Motown le champion incontesté de la soul. *Message To The World* et *Girls (They Like It)* ramènent à la réalité de la "F.M. Funky" avec un rythme plus 86 et plus pesant. Le seul message est celui de la beauté de la vie et de la beauté d'une musique qui fête son quart de siècle avec un titre en forme d'histoire à suivre, *To Be Continued*. Une histoire qu'on voudrait sans fin. O.C.

BLACK UHURU
Brutal Dub
R.A.S./Blue Moon

Après le choc du brûlant album-concept *Brutal*, voici que nous arrive son jumeau apocryphe : *Brutal Dub*. Les visages de guerriers des 3 membres du groupe ont été remplacés sur la pochette par une image-computer qui symbolise le dépouillement extrême de cette musique, le dub, qui consiste à remixer des morceaux en éliminant tout ce qui n'est pas rythme. Des bribes de paroles dérivent parfois, comme pour rappeler que des humains ont également contribué à la fabrication de ce disque. Le tube de Black Uhuru, *Great Train Robbery* devient *Robbery Dub* et l'on peut s'amuser à reconnaître les titres de l'album. De quoi patienter en attendant le nouveau Black Uhuru. O.C.

CHICO DE BARGE
1st L.P.
Motown/R.C.A.

Les grandes dynasties de la musique noire américaine ont toutes à un moment ou un autre la tentation de se diviser (sans doute pour mieux régner). Témoin le clan Jackson et maintenant la famille De Barge, dont voici le deuxième album-solo après celui d'Eldra. Chico, à sa personnalité et assez de finesse pour soutenir la comparaison avec son aîné. Citons parmi les meilleurs moments de ce disque le très drôle *I Like My Body* où il vante sa stature athlétique dont les femmes raffolent : très tonique et plus rassurant que les clones de Sylvester Stallone. La quasi-totalité des morceaux sont rapides et musclés, et la ballade *I'll Love You For Now*, au milieu de l'album, est le seul oasis de calme dans ce déchaînement de vocaux enjôleurs et de funk surchauffé. O.C.

COCTEAU TWINS

Love's Easy Tears 4 AD/Virgin

Incroyable mais vrai, Liz et Robin émergent de du sublime mais parasiteux *Victorland* / *Prélude à un nouvel album*, ce maxi vous prend aux tripes par ses mélodies, son chant merveilleux et cette douceur pourtant si bien rythmée. C.D.

KAT ONOMA

Beggar's Law Attitude

Découverte récente, Kat Onoma n'est cependant pas un nouveau groupe. Produit par Nick Patrick, influencé niveau guitares par Bauhaus, la musique, parfois grinçante et lyrique est un peu dans le style de Seconde Chambre et de Marc Seberg. L'ensemble fait sentir une recherche qui ne demande qu'à s'affirmer. C.D.

GWEN GUTHRIE

Aint nothing going on but the rent Polydor

C'est avec plaisir que l'on retrouve cette grande chanteuse au sommet des charts anglais avec une composition conseillant à ses consœurs de tâter le portefeuille des petits amis potentiels. Issue de la tradition gospell, elle fut chaperonnée par Déodat et par le duo infernal Dunbar/Shakespeare. Avec *The Rent*, elle est seule maîtresse à bord et c'est tant mieux, car elle n'a jamais été aussi bien servie que par elle-même. P.P.

DDLE

Slumberland Polydor

Découvert et produit par Adrian Borland ce groupe luxembourgeois peut prétendre rejoindre le peloton des musiciens révélés par les indépendants (en l'occurrence, P.I.A.S.). Un son aux atmosphères encore sombres mais définitivement pop à très haute définition de subtilité mélodique et de production : c'est l'intérêt de ce genre de groupe "culte", à l'image de leur producteur The Sound. P.R.

NICK CAVE & THE BAD SEEDS
Your Funeral... My Trial (double maxi)
Mute/Virgin

L'ex-chanteur de Birthday Party, devenu une légende vivante, personification de poète givré, du bluesman déjanté et du rocker looser, toujours entouré de Blixa (d'Einstürzende Neubauten) et de Barry Adamson (ex-Magazine) a conçu pour ce double maxi, présenté somptueusement, un hommage à un Bob Dylan qui aurait (enfin !) rencontré le diable. Nick Cave cumule ses ténèbres et un monde effrayant de cirques, foires et fantasmagories où il traîne sa voix de damné et ses hallucinations éthyliques. Moins répétitif et incantatoire que dans ses précédents albums, on peut aussi le comparer à un Tom Waits post punk. P.R.



C.K.T.C. en vis

HAROLD BUDD-ELIZABETH FRASER-ROBIN GUNTHRIE

The Moon And The Melodies
4 AD/Virgin

Deuxième album de l'année pour les Cocteau Twins accompagnés cette fois par le pianiste jazzy Harold Budd. On retrouve la saveur et la beauté qui font le charme de *Love's Easy Tears*. La voix de Liz prend son essor vers les limbes dans une symphonie délicate et virgineuse appelant tout un cortège de symboles : lumières éclatantes de la Grèce, fantômes vaporeux, vagues déferlantes sur des récifs, figurés par une rythmique discrète mais insistante. Huit titres d'une esthétique empli de pureté et de douceur. C.D.

GILLES TANDY

La Colère Monte
New Rose

La voix de Gilles est moins provocante qu'au temps punks ou autres d'Olivenstein, Oenx ou des Rythmeurs, groupes par lesquels il était passé, mais elle a gagné en mélodie. Les textes incisifs d'Eric (son grand frère) sont hyper-réalistes et enrobés d'un rock des plus carré offert par un trio de vétérans : Dominique et Antoine des Hays, Eric Débris (ex. Métal Urbain, ex. Barracudas, ex. Via Viva), ce fainéant de Gilles n'assurant que les vocaux. Il n'a pas changé, déjà hier il chantait : *Fier De Ne Rien Faire*. D.P.

MUSIQUE CHRONIQUE

HUMAN LEAGUE

Human Virgin

Triomphal retour de la ligue de Sheffield grâce à un détour par Minneapolis, d'où ils ont débauchés Jimmy Jam et Terry Lewis, ex-The Time et actuellement Top Producers. Plus qu'une couche de cirage (noir), c'est un lifting musical qu'ils se sont offert : Le beat éclate en mille étincelles lyriques et dansantes. O.C.

HEAVEN 17

Contenders Virgin

Ils ont, avant les autres, choisi la voie d'un funk/techno sans pour autant se départir d'un côté "Cup of Tea" ; costumes sixties et lock "Destination Danger". Ce morceau extrait du Lp *Pleasure One* bénéficie de la présence des Phoenix Horns, (cuivres d'Earth Wind and Fire) de *Boogie Wonderland* (1980) aux *Contenders*, une même énergie. O.C.

COMMODORES

Going To The Bank Polydor

Au début de la renaissance des Commodores, il y a eu cet hymne funéraire dédié à Marvin Gaye et à Jackie Wilson, *Nightshift*. Un an après, voilà qu'ils choisissent un morceau "Uptempo" pour annoncer l'album *United*. Plein d'humour et d'énergie pour ces tribulations d'un amoureux middle-class contraint à des opérations financières douteuses parce que sa girlfriend a des goûts de luxe. Dédié aux nouveaux yuppies... O.C.

THE ESSENCE

Endless Lake Midnight/Attitude

Délaissant les influences Cure, Jerry (voix/basse), Hans (voix/guitare) et Ol (batterie) s'orientent vers une musique plus violente, assez proche de New Order pour les mélodies et de Killing Joke pour le son. Il n'en reste pas moins une appartenance tenace au maxi précédent, *The Cat*. Un album, *Purity*, est prévu pour 1987. C.D.

CURIOSITY KILLED THE CAT

Misfit/Man/Corruption

Mercury/Phonogram

Malgré le nom curisant, ces quatre petits anglais ont sorti une face qui doit plutôt aux Talking Heads façon *Remain in Light* qu'à un Smith même funk. Tenus depuis longtemps en réserve par leur maison de disques, ils explosent avec le parrainage vertigineux d'Andy Warhol (comme s'ils avaient un point commun avec le Velvet) qui apparaît en "figuration intelligente" sur leur vidéo : en détraqué complet, allusion au titre *Misfit*. Balançant ces références culturelles, la face B offre deux reggae dont un, *Corruption*, manufacturé Sly & Robbie. Ph.D.

THAT PETROL EMOTION

Manic Pop Thrill

Demon/import

Ecouter ce groupe, c'est un peu comme lire le Nom de la Rose d'Umberto Eco : il en résulte un éblouissement devant une telle richesse qui, derrière des apparences minimalistes proches de la préciosité, dissimule des trésors. Les compositions, au premier abord, ne sont pas follement attrayantes, mais on découvre, au fil des écoutes, des mélodies discrètes et subtiles, des accords malicieux qui procurent un véritable plaisir. Les Trifids, Red Guitars ou R.E.M. procédent un peu de la même méthode : celle où l'hermétisme est fait de pudeur. C.D.

CHARLES DE GOAL

Double Face

New Rose

Comme son nom l'indique, ce disque est fait de cache-cache et jeux de miroirs en tous genres. Moins minimaliste cependant que dans le passé, Ch. De Goal ouvre enfin son atelier en osant enfin mettre sa voix en avant. Il s'essaye même à quelques pas de danse avec un tube (oui !) *Retour au Dancing*. L'ensemble forme un puzzle qui n'est pas sans élégance : petites scènes confinées dans un mystère troublant et attachant. D.P.



KRAFTWERK

Electric Café E.M.I.

Boing boom tschak ! Les "quatre garçons dans le vent" de Dusseldorf amènent leur musique dans les confins du froid absolu. L'ironie glacée des photos qui ornent la pochette glamour de *Trans Europ Express* a été tronquée au profit d'un premier degré qui serait quelque peu terrifiant si cet album, *Electric Café*, n'était pas également une formidable Machine à danser. Inhumain ? Oui, Kraftwerk ne s'en cache pas. Pour eux la Musique Non-Stop est celle de leurs ordinateurs du Kling Klang Studio, équivalent de la House of Metal ou RUN-DMC enregistre ses rythmes métalliques. Comme RUN-DMC, Kraftwerk possède ce sens du minimalisme extrême et de la concision qui a frappé l'esprit des Rappers au point d'être à la naissance du mouvement Hip-hop (*T.E.E.* fut le morceau qui lança l'électro, et il fut réemployé par Afrikaa Bambaataa avec *Planet Rock*). Les titres de ce nouvel opus parlent d'eux-mêmes : *The Telephone Call* raconte l'expérience d'un androïde qui compose un faux numéro tandis que *Sex Object* nous conte les affres de Florian Schneider, leader de Kraftwerk, aux prises avec une machine érotique folle de son corps. Le morceau — titre clôt cette saga au pays des Simulacres de Philip K. Dick ou chaque voix cache un robot et chaque soupir un synthétiseur. Malgré le DanceMix de François Kevorkian, *Electric Café* est tout spécialement destiné aux Aliens, de préférence en provenance de la planète Vulcain car cette musique, c'est la musique de Monsieur Spock. O.C.

KILLING JOKE

Brighter Than A Thousand Suns E.G./Virgin

S'il y a un album surprenant actuellement, c'est bien celui-là. Killing Joke s'est sensiblement radouci, ce qui peut paraître rébarbatif aux anciens fans mais leur musique a subi une évolution incontestable. Ce nouvel album est un long poème d'une élégance raffinée et pourtant d'une énergie époustouflante que la guitare de Geordie et la batterie de Freggus transcendent de manière titanique. L'apport des claviers, qui n'est pas sans rappeler *Darkness Before Dawn* de leur précédent L.P., permet à l'album d'être totalement abouti, parfois très mélodieux (*Twilight Of The Mortal, Sanity*). L'agressivité propre au groupe est également au rendez-vous mais contrôlée par un souci de perfection qui force l'admiration (*Adorations, Rubicon*). La pochette, somptueuse, offre les quatre musiciens cadrés comme des idoles, Jaz Coleman, toujours mystique, le regard tourné vers les cieux : attitude justifiée car ce disque ouvre à Killing Joke sa place au Paradis de la Pop. C.D.

PASSION FODDER

Fat Tuesday Barclay

Sublime et audacieuse tentative que cette percée un rien kamikaze empruntée par Passion Fodder : aucun groupe new wave en France ne s'était encore risqué sur un double album studio. A l'heure où le dernier maxi des "Béru" se vend davantage que le dernier L.P. d'Indochine, il est peut-être temps de frapper fort. Encore faut-il en avoir les moyens. Or là, le gang de Theo Hakola et de l'ex Tanit Pascal Humbert nous délivre quatre faces exemptes de tout remplissage avec seulement deux reprises du meilleur goût et somptueusement traitées : une de Dylan, *Tomorrow Is A Long Time* et une du duo étincelant, Brecht-Kurt Weil, *As You Dig Your Hole*. Privilège des doubles albums, les écoutes successives ne font qu'approfondir la richesse des morceaux de Passion Fodder au lyrisme ardent. D.P.

SECONDE CHAMBRE

Brisé Divine/Madrigal

Déjà le deuxième album pour ce groupe d'Angers qui s'apparente à la génération "noisy" punk. Seconde Chambre chante, cette fois, en français de très beaux textes torturés. Plus accessibles et plus linéaire que le précédent, on les surprend même à nous offrir une pop sulfureuse, à mi-chemin entre Jesus & Mary Chain et les rennais style Marc Seberg ou Complot Brunswick. De ce disque, on peut attendre un groupe original et électrique, extrémiste et urgent, hors de tous courants mais ayant de solides références. *Victoires Prochaines*, tube underground potentiel pourrait faire un malheur. P.R.

BLUE FOR TWO

Blue For Two

Radium 226-05/Madrigal

Le Nord s'éveille, comme le prouve ce duo suédois, auteur d'un album somptueux et décadent. Produit sur un label exceptionnel et élitiste (Radium 226-05) qui est aussi une revue arty internationale publiant à la fois la beat generation et Genesis P. Orridge. Mais Blue For Two est, avant tout la révélation de la voix étonnante de Freddie Wadling, leader du groupe hardcore Cortex qui s'est essayé à un style cabaret millésimé Bowie. Le tout baigne dans une emphase théâtrale, sertie de scénarios/arrangements et de scènes/orchestrations à couper le souffle. Mini opéra et show en même temps, ce disque n'est pas sans rappeler les sagas de Jimmy Foetus. Du cabaret berlinois aux feuilletons américains, on voyage dans un monde à la fois précieux et survolté, sur les titres comme *Pure Fascination* ou *Five Days In A Row*. P.R.



THE DAMNED

Anything MCA/WEA

Heureux les Damnés dont l'album s'ouvre par un morceau-titre bouillonnant d'énergie. Ceux qui ont été, historiquement, les premiers punks à sortir un L.P. n'ont rien perdu de la furie ni de la fougue qui les caractérisaient et d'une chanson comme *General (sur Strawberries)* à ce *N'importe Quoi (Anything)* restent aussi radicaux qu'ils ont pu l'être. Le côté psychédélique, amorcé par les singles *I Just Can't Be Happy Today* et *History Of The World*, confirmé par *Phantasmagoria*, l'année dernière et les singles *Eloise/Temptation* éclate. Peinture, dans le plus pur style California 1967, photos déformées et gag à l'ouverture de la double pochette, reprises de morceaux illustres des non moins illustres Syd Barrett, (*Gigolo Aunt* curieusement non crédité) et *Alone Again Or* des Love, groupe-phare de l'underground californien sixties) ajoutent leur parfum glamour/retro à l'épanouissement pop des auteurs de *New Rose*. A cet égard *Psychomania*, qui clôt la seconde face est aussi fort qu'*Anything*, qui ouvre la première. Entre les deux, des passages épiques, (*Portrait*), désespérés *Restless*, sombres et angoissants (*Tightrope Walk*) prouvent que, de 1977, le groupe de Dave Vanian au passage duquel les zombies peuvent toujours crier "destroy" est prêt, en 1987, à la conquête des hit parades. Ph. D.

CULTURE

Culture At Work

Blue Moon

Survivants d'un âge où le reggae était avant tout une musique religieuse et teintée de la pensée rasta, Culture est un trio vocal qui nous envoie avec c et album des bouffées de chaleur d'une puissance égale à celles qu'a procuré Bob Marley. Les racines de cet édifice sont tissées par les "Jumeaux du Rythme" (encore eux) Sly Drumbar et Robbie Basspeare, mais également par les Roots Radics et la plus parfaite section de cuivres de la Jamaïque : autant d'éléments qui rendent des morceaux comme *Money Girl* ou *Crisis* irrésistibles. Le son est moderne sans être computerisé, et le plaisir pris à composer ce disque transpire de chacun de ses sillons. Ambiance moite et envoûtante, jungle de sons et de voix, *Culture At Work* est un retour aux sources. O.C.

SMILEY CULTURE

Tongue In Cheek

Polydor

Comme Tippa Irie, Smiley Culture nous vient du pavé londonien et comme lui, il évoque sa vie quotidienne en de croquantes anecdotes. Ce premier album est le témoignage d'un talent qui dépasse les frontières du reggae pour s'aventurer avec égal succès dans le rap (témoin le splendide *I've Got The Time*), la pop ou encore la soul avec *Mr Kidnapper*, qui fera fondre vos enceintes avec des harmonies vocales torrides et sucrées. La musique est interprétée par l'excellence de la sono mondiale du reggae à savoir les membres du groupe Aswad, le trio vocal Afrodiziak (qui furent les chœurs de Paul Young ou Simple Minds) et le producteur de Maxi Priest, Paul Robinson. La pochette nous présente Smiley tel qu'en lui-même : béré de "Raggamuffin" (va-nu-pied), chaînes en or et sourire malin qui en dit long, ce qui semble logique quand on s'appelle Smiley (souriant) ! O.C.



COURRIER

ATTENTION : SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE REPONSE, N'OUBLIEZ
SURTOUT PAS DE JOINDRE UN TIMBRE A VOTRE LETTRE

Une ville grise, grise, envahie par la foule. Pas l'habitude des manifs, cette ville n'a jamais vu ça. Silence. Il y a un mort. 5 000 personnes dans une ville sale, pour un vrai mort, le gris de la ville plus le rouge du sang, plus le noir du deuil. Presque des pleurs. Une loi, un mort. Les zombies sortent ; le silence. Tout au ralenti. Dans ma tête, plus de date. Rouge plus gris plus noir. Envie d'absolu, je relis la Bible. "Tu ne tueras point". En passant dans une rue ce matin, un graffito sur le mur : "œil pour œil, main pour main" de sang ? Prise d'envie de voir la mer, écoeurement, je nous ai cru au Chili. Je veux la voir, la mer, en hiver. Là, personne, pas de sang, pas de flics, juste le vent, les couleurs et l'odeur. Des mouettes aussi. Ici la mer est grise (grise-bleue, grise-vert, grise-gris), le ciel est gris, gris noir ; il pleut souvent. S'asseoir sur le sable, quand il fait froid, jouer avec les algues, mais là-bas, je penserai aussi à lui, le mort et aussi à eux, l'œil en moins, la main coupée. Un homme est mort, un peuple le pleure et c'est la première fois que je suis émue par la mort de quelqu'un et quelqu'un que je ne connaissais pas.



PIA
14000 Caen

Liz Fraser, je la revois lors de cette fantastique soirée à l'Elysée Montmartre, le 4 novembre, drapée dans une superbe robe de satin crème. Elle est belle, belle, belle... si belle que ça fait peur de la voir sur une scène, si calme, alors que la foule, au-dessous est quasi hystérique, infernale... puis s'apaise. Quelle sérénité quand je suis sortie, je me sentais légère, nette... Cocteau Twins, on voudrait les inviter chez soi, avoir Liz comme berceuse qui nous chante *Aikea Guinea* pour nous faire une nuit plus douce.

Isabelle
Créteil

C'est alors que les feuilles ont volé, comme pour mieux te faire partager leur trépas. En te recouvrant de leur corps léger. J'ai essayé de rattraper ta vie. Qui coulait entre mes bras. Mais tout était fini pour ton existence Et peut-être tout commençait par ta mort, Puisque personne ne sait où ses termine notre errance...

Roy Batty
78330 Fontenay le Fleury



Comme on ouvre un livre d'images, on se rappelle des émotions, des sentiments, des goûts, des odeurs, des couleurs. L'univers des chansons de Cure est mon Wonderland préféré. L'enchantement c'est Robert et sa potion musique enivre, ensorcelle. Un soir, quand la nuit est noire, j'ouvre ce recueil de poèmes *to become sick and mad again*. Quelque part une fontaine où l'eau bleue coule telle l'onde glaciale d'*All Night*. Petits lutins noirs, cercle de l'étrange, jardin perdu dans le brouillard, nuage gris dans ma tête, le flou me paralyse. Je lève les yeux au plafond, grimace enfantine qui m'attendrit, "Robert, ça te va si bien !" ... A la dernière page, mon cœur devient rouge, pourquoi refermer ce livre merveilleux, pourquoi retrouver ses esprits ? Parce qu'il se fait tard et que, même dans les pays imaginaires, il faut dormir.

Isabelle L.
76000 Rouen

Est-ce qu'est-ce que la cold wave ? qu'est-ce que ces groupes veulent faire passer comme message ? le mal de vivre, le cafard, l'an-

goisse d'une société sont les idées maîtresses de ce courant... en fait, cette musique exprime les choses que l'on ressent au plus profond de soi et quand les sentiments apparaissent, ils se font plus forts encore. Cette musique nous pousse à la déprime plus qu'elle nous donne envie de reprendre courage.

Franck
38023 Grenoble

L'autre jour, alors que je faisais des courses dans un supermarché, j'entendis soudain que les yaourts D. étaient en promotion. Qu'est-ce que je fais ? je speede en acheter une douzaine. Quelques minutes s'écoulent et qu'est-ce que j'entends au micro ? "Payez un kilo d'artichauts et emportez-en deux !" Conclusion : ce soir, au menu, artichauts et yaourts. Tranquille, j'avais pas besoin de me casser trop pour établir le menu du jour. Le plus surprenant dans cette histoire c'est qu'entre les deux pubs, on avait pu entendre *Boys Don't Cry*. Laissez-moi vous dire que les yaourts et les artichauts (ordre chrono), je ne les ai pas bien digérés... Voilà, c'était ma petite histoire, vous pourrez la signer :

Une ménagère déçue, Carole
84 Orange



Bientôt, je sens que je vais attrapper une overdose de Cure : je me jeterai par la fenêtre du centième étage pour retomber sur la plage de l'*Etranger* où tout a commencé ! Cure ? attention, drogue dure ! Quand c'est *Close To Me*, on peut encore décrocher, mais, passé le cap de la troisième écoute de *17 Seconds*, on ne peut plus se passer de sa dose quotidienne de Trilogie Glacée. Il faut

quelques minutes d'*N.R.J.* pour maintenir un certain équilibre et ne pas tomber dans la folie pure genre *Shake Dog Shake*. Cure ? j'ai marché dedans quand j'étais petit, maintenant, c'est trop tard, je suis condamné à vivre avec mon walkman chargé. Cure, un groupe dangereux, à ne pas mettre entre les oreilles de n'importe qui comme ce fut le cas ces derniers mois.

Trebor Forever
13100 Aix

A propos du nouvel album de Cure (*que nous attendons pour le printemps prochain et qui sera un double*).

... en entendant des extraits de leurs nouveaux titres, on a l'impression que le groupe a atteint une maturité qui ne demande qu'à exploser d'une manière flamboyante. Je suis prêt à parier que le nouvel album sera quelque chose de gigantesque, aussi lumineux que *Pornography* était sombre et torturé.

Comment nier que The Cure soit le groupe le plus dense et le plus inventif de la décennie ? Ils ont touché à tout avec le même bonheur : rock, cold, new-wave, pop, punk et, apparemment, leur incursion dans le funk sera aussi talentueuse. Non, Robert Smith n'est pas mort. Il a atteint les extrêmes et les pousse à leur



De Haut en Bas : Muriel de Marseille.

COURRIER

ATTENTION : SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE REPONSE, N'OUBLIEZ
SURTOUT PAS DE JOINDRE UN TIMBRE A VOTRE LETTRE.

paroxysme et c'est sans doute pour ça qu'il est parfois l'objet d'un véritable culte, parce qu'il nous fait prendre conscience du noir, du blanc et du gris de l'être humain (...) Robert Smith rejoint un peu Lovecraft dans la mesure où les textes de *Faith* ou de *Pornography* semblent directement issus d'une autre dimension. Certaines chansons de Robert relèvent de la parapsychologie, il est un intermédiaire entre l'au-delà et la vie terrestre. Dans ce contexte, je le mettrai au même niveau que Lovecraft pour la littérature, Baudelaire pour la poésie, Gustave Doré pour l'illustration et Stanley Kubrick pour le cinéma.

Cédric Deléclée
27100 Valdereuil

Je rampe, tu rampe... A travers les ronces et les sentiers sauvages. Toi, tu ne peux pas suivre les voies rassurantes mais trop poussiéreuses de l'ennui. Ou encore, toi très habile, tu les traverses et te faufiles parmi les sabots menaçants pour mordre à temps les mamelles du système. Tous deux rampez, glissez et vous déployez sur la scène d'un théâtre cruel et espérez un jour cracher votre venin à la gueule du monde.

Frédéric PINAT
75016 Paris

Sur ma platine tourne le dernier Cocteau Twins : Victoria-land. Comment peut-on ne pas aimer, je n'ai pas su rester insensible à la voix d'Elizabeth Fraser. Chacun de ses morceaux sont issus d'une image, une métaphore hardie, une situation plastique qui s'anime involontairement et qui électrise mes sens. D'une façon absolument antiphilologique sort un hymne. Un hymne visible et sensible de l'infini jouant d'une manière à la fois pleine de sens et insensée avec la destinée terrestre avec les frères esquifs des hommes. Description du tragique comme étant la force élémentaire, rugissante et destructrice qui agite notre sang.

Magnétique Bleu

Novembre. L'Automne et ses larmes. Dans ma tête, la voix. L'Unique, celle qui n'aurait pas dû s'éteindre. Parfois la nuit, je pense à lui, comment a-t-il pu aller jusqu'au bout ? Pourquoi l'a-t-il fait ? Jamais, oreille humaine n'avait entendu quelque chose de semblable. *New Daw Fades, She's Lost Control*. C'était la beauté du désespoir, le mal à fleur de peau, c'était la Musique, celle que Lautréamont aurait pu joindre à ces Chants de Maldoror. C'était l'invitation à un voyage, un long et silencieux voyage. Il nous a abandonné, il est parti dans cette atmosphère qu'il chérissait tant. Quand j'écoute *The Eternal*, plus rien n'existe, le blanc m'entoure, je ne "suis" plus, je n'existe plus. Seule la mort revêt une image, un point noir dans ce nuage de neige. Et après, j'ai peur car je sais que je ne pourrai pas, je ne dois pas, c'est trop con mais c'est si bon. Je crois qu'il avait encore beaucoup de choses à nous dire, bien d'autres *Decades* à écrire, et il me manque, et il y a un vide dans mon paysage.

Frédéric Peylet
94 Vitry-sur-Seine

Dites à Sandrine E. qu'être et paraître c'est la même chose. Que l'apparence est l'Être. Dites-lui que coopérer ou être en conflit c'est aussi la même chose. Dites-lui de se couvrir de draps blancs et d'écouter les Cocteau Twins. Les rationalistes vont tous nous faire devenir schizophrènes. Laissez-nous nos exhubérances. Nous ne permettrons jamais que la médiocrité bourgeoise nous bouffe. Dites aussi à Sandrine E. que je l'aime bien.

Antonin Le Blanc
92 Levallois



DESSIN PUPS

Un léger souffle faisait frémir les feuilles des ormes. L'air était rempli de ce je-ne-sais-quoi qui transforme une journée banale en une journée où tout semble possible, même les vœux les plus fous. Le ciel bleu pâle contrastait dououreusement avec les nuages noirs qui arrivaient à l'horizon. Elle était là, sur un banc assise, éclairée par un froid et blanc soleil. Le teint d'une blancheur mortelle, les lèvres ensanglantées, les yeux craintifs et rêveurs, comme toujours. De noir vêtue, elle paraissait venir d'un autre monde. Ses frêles mains jointes, sagement posées sur ses cuisses, elle ressemblait à une vieille femme en prière. Oublier. Fixant du regard les arbres inquiétants de la funèbre forêt, elle murmurait par moments, de sa voix déchirée, des incantations obscures et torturées. Son regard se faisait soudain amer, et de temps en temps apparaissait dans ses prunelles une petite flamme désespérée et fragile. Son envie de pleurer se fondait alors en un triste et tourmenté sourire. Elle pensait à son passé gâché, à son présent morne et sans joie, et à son impossible avenir...

Elle attendait. Elle n'attendait rien, ni personne, mais pourtant elle restait sur ce banc sale et verrouillé, attendant que quelque chose se passe, que quelqu'un vienne. Autour d'elle, le néant. Pas un bruit à part le gazouillis des oiseaux — le gai printemps était déjà là... Le silence était infini et bleuté.

Quelqu'un vint à passer. Son long corps décharné, sa démarche molle et masculine, ses courts cheveux noirs faisaient penser à un homme. Mais le tremblement de ses fines mains, qu'il tenait devant son ventre, comme pour le protéger, la moue désolée de ses lèvres, et ses yeux sombres et sans vie, étaient ceux d'une femme.

L'être marchait, lentement. Il passa devant la Dame en noir, laquelle serrait encore plus fort ses mains, le cœur battant. Il passa devant elle sans la voir, les yeux fixés au sol. Tout en marchant, ses lèvres bougeaient dans une sorte de monologue étrange et fou. Il la dépassa, et disparut au loin, s'enfonçant dans les ténèbres, en laissant derrière lui comme un doux et tiède frisson.

Les yeux brillants, quelques larmes coulant sur ses maigres joues, elle sentit soudain son cœur se craqueler. Elle entendit au loin un rire moqueur, tandis que des chuchotements dans une langue étrangère bourdonnaient à ses oreilles. En frémissant, elle se laissa doucement tomber à terre, respirant avec difficulté telle une bête malade. Le visage dans le sable, elle étendit la main et commença à arracher les brins d'herbe. Un par un.

Anne
44100 Nantes



Sandrine et Sandrine.

L'EQUERRE

AGENDA



1



2



17

MANNEVAL ET LE BON ESPRIT

La Maison de la Culture de Bobigny est située non loin du quartier Paul Eluard et de la rue Karl Marx. Une municipalité teintée politiquement en rouge a élevé un superbe temple populaire pour une culture ouverte à tous et, dans le cas des trois soirées du 16-17-18 octobre organisées par notre animateur new wave le plus efficace, à une musique placée sous l'égide d'une nouvelle expression Bon Esprit, "inventée" par cet Alain Manneval, infatigable depuis Pogo, Mega-hertz, Europe 1 (qui avait sponsorisé les soirées avec les alcools Cointreau) et maintenant, Tam-Tam sur TV6.

BON ESPRIT est fait de qualité, de bonne humeur, de gentillesse et surtout de bonne volonté.

Ont répondu à l'appel : Les Residents, Stephan Eicher, Corinne et Louis (ex Téléphone), Elli Medeiros, Working Week, Carmel, Louis Trio, Tippa Irie, Ray Lema, des performeurs, un défilé surprise des modèles les plus fous du couturier le plus fou : Jean-Paul Gaultier, les compagnies Barclay et Virgin, et surtout un public enthousiaste et très "bon esprit". L'EQUERRE a pris ces images en souvenir. Bravo Alain ! et bravo aussi pour avoir repris la nouvelle

expression "Sida Mental", inventée par le rédacteur en chef du Figaro Magazine. D'après ce mec, les jeunes qui ne sont pas conformes au modèle Figaro en sont atteints. Dans ce cas là, tous pour le sida mental !!

1 - Elli Medeiros et Alain Manneval (habillé par J.P. Gaultier) après le concert d'Elli. 2 - Un moment du spectacle des Residents : girafes gonflables et fracs blancs. 3 - Ramuncho Matta. 4 - Martin Meissonnier. 5 - Sylvie Peyre (Barclay) et Stephan Eicher. 6 - Christophe. 7 - Bernadette, cousine de Manneval, et Renaud (WC3). 8 - Mirou, chanteuse de Jazz. 9 - Catherine Supernana et

ALAIN PACADIS, personnalité parisienne, superstar (très rare en Europe), bourré de talent, paresseux et proustien est mort dans la nuit du 11 au 12 décembre 1986, à Paris.

On aurait pu croire qu'Alain Pacadis aimait bien se faire moquer de lui ou... pire, bien pire. En fait, il devait trouver ça bien rigolo du fait que ça ne lui demandait pas un trop grand effort. Du coup, c'était le garçon le plus doux qu'on pouvait trouver. Il apprivoisait jusqu'aux stars les plus incroyables : Mireille Mathieu ou Rika Zari. Il était encore meilleur que Léon Zitrone ! Il pouvait juger ainsi "qu'on est bien peu de chose".

Nous perdons le premier punk qui aurait pu être de l'Académie Française. Peut-être les choses se seraient-elles passées autrement s'il avait vu la fantastique apogée, au concert du 15 Décembre de son idole de toujours : Iggy Pop.



son chien Averell. 10 - Yannick (Eur.) et Rachid (Carte de séjour). 11 - Maud, styliste norvégienne. 12 - Eric et Rachel (Luna Parker). 13 - Bénédicte, violoniste de Passion Fodder. 14 - Marie-Thérèse Casalunga. 15 - Anaïs Prosaic. 16 - Zaia. 17 - Monsieur René Gonzalez, directeur de la Maison de la Culture de Bobigny.



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12



13



14



15



16

PETITES ANNONCES GRATUITES

• ANGLAIS, lecteur de L'EQUERRE, recherche correspondants(tes) pour échanger idées, K 7, ETC. Options Sonic Youth, Cocteau Twins, D.C.D. Woodentops, David Sylvian, That Petrol Emotion, Xymox, The The et tous groupes indépendants. GARY WARNER, 80 Sangers Drive, Horley, Surrey, Grande Bretagne RH 6 / 8 A N.
• BORDEAUX n'est pas Crawley mais je recherche musiciens curistes majeurs et vaccinés influencés par le maître et sachant obtenir ce

qu'ils veulent de leurs instruments. PHILIPPE 56.02.09.14 à 33200 Bordeaux.
• RECHERCHE tout sur Eyeless In Gaza et surtout K 7 concert Forum des Halles / Paris 1983. PHILIPPE LABBE, 16 rue de Chatillon, 35000 Rennes.
• RECHERCHE amateurs(trices) de tout ce qui prend la tête : Siouxsie, Bauhaus, B.Party, S. of Mercy, Gene Loves J. etc. pour se voir et partager délirés. Corbeaux, arrachez une de vos

plumes pour écrire à : MARIE REMY, 89 avenue de Chamie, 88500 Mirecourt. (Baisers empoisonnés !).
• CHERCHE keums et meufs pour délirés par correspondance et éventuelles rencontres. FLORENCE et DELPHINE GRANDRIEUX, 4 rue Domion, 33200 Bordeaux.
• 2 CHARMANTES toulousaines recherchent des amis pas cons (Cure, Joy, Oberkampf, Warum Joë, oi, oi, oi !!!) pour faire la fête. VERON-

QUE ROHART, 27 rue Peyrolières, 31000 Toulouse.
• RECHERCHE live de Xymox, X Mal Deutschland et Wolfgang Press. Cindy Talk. LIONEL TREGRET, 25 rue Gustave Flaubert, 56700 Hennebont.
• RECHERCHE 1^{re} L.P. de Joy Division sous le nom de Warsaw. Tél. 38.89.40.85 à Hubert après 17 h (67340 Weiterswiller).
• L'EMISSION Les 400 Coups attend disques,

L'EQUERRE

AGENDA

Alain Pacadis était écrivain et journaliste : Façade, Palace Magazine, Libération, Pariscope, Playboy etc. et l'auteur de *Roman d'un Jeune Homme Chic* (Humanoïdes Associés) qui en a fait le premier et le seul punk reçu à Apostrophe, si on ne compte pas Bukovski. Récemment invité sur T.V. 6 à l'occasion d'une émission sur "dix ans de punk", il avait traité les Pogues de "groupe de merde". Il avait également eu un rôle dans *Les Frères Pétards*.

DEUX REACTIONS : YVES ADRIEN, il y avait entre nous, un pacte. Le pacte du 1^{er} décembre. Si l'un de nous devait

céder le pas, ni l'un ni l'autre ne devaient écrire une ligne sur le disparu. C'est une histoire de treize années qui s'achève.

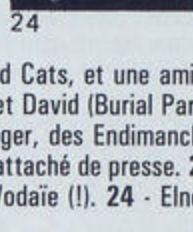
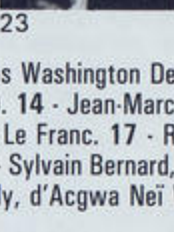
ALEXIS, c'était quelqu'un de très tendre, très sensible, qui s'était construit un monde de contes de fées dont il était le magicien. Je l'aimais beaucoup.



UN MARIAGE PUNKO NEW-WAVE

"Fifi et Masto sont bien contents de vous dire qu'ils se sont mariés le 1^{er} décembre 1986." Tel était rédigé le (très beau) faire part de nos amis Masto, à présent avec les Bérurier Noir, et de la délicieuse Delphine Chachnil, dite Fifi, créatrice de mode. Après la mairie, une petite fête s'est tenue à bord d'une vedette qui a emmené les amis des mariés dans une croisière sur la Seine au son d'une disco très 1970 mêlée aux airs punks que nous connaissons si bien. Le personnel du bateau était tout retourné !

15 16 17 18 19



TIPPA IRIE

(suite de la page 41)

PHOTO PHILIPPE DIANOUOFF



Tipa Irie et Charles Aznavour

Ta famille ?

Au début, nous étions vraiment pauvres : nous vivions tous dans une seule pièce mais mon père travaillait très dur pour dans une boutique dont finalement il en est devenu le gérant ; puis il a quitté cette boutique pour en ouvrir une autre qui, cette fois, était la sienne. C'était une épicerie avec un important rayon de sucreries ; et du coup je n'avais que des amis ! Entretemps, on avait loué un appartement convenable, j'ai commencé à prendre des leçons de guitare tout en écoutant des mecs comme U-Roy (2).

A l'école, j'ai joué de la calypso dans un groupe puis je me suis branché avec un sound-system et de là, les disques...

Fais-tu toujours parti du Saxon Sound System (3) ?

Bien sûr, je les vois encore quand j'en ai le temps et je travaille avec eux autant que possible ; pas autant que je le voudrais. C'est lié à mon succès, ma musique devient populaire et le reggae parallèlement... jusqu'à l'internationalisme.

As-tu eu des moments tristes ou difficiles dans ta vie ?

Comme tout le monde, j'ai eu mes hauts et mes bas ! Mais en musique le pire c'est encore de se produire et, à la fin, de ne pas être payé. Tous les musiciens me comprendront. Dans ce métier, il y a plein de margoulins qui exploitent les artistes ; heureusement pour moi, j'ai toujours su tirer mon épingle de jeu.

Est-ce que tu as jamais été poussé à signer des contrats d'exclusivité ?

Le label Fashion voulait me signer mais je n'ai pas donné suite, puis Greensleeves qui m'offrait davantage et que j'ai choisi. Quand ce contrat est arrivé à expiration, j'avais un manager et aussi un avocat : Boy George et moi, on a le même ! Alors maintenant j'en connais un bout sur le business et je sais où je vais.

J'ai commencé à monter, je dois continuer et assurer de plus en plus, et je n'entends pas aller en arrière. J'ai un certain succès mais je suis encore loin de mon maximum. Je me donne encore deux ans : j'ai vingt et un ans, ce sera donc pour mes vingt trois ans.

As-tu l'intention de te faire accompagner par un groupe pour tes concerts ?

Comme je te l'ai dit, je n'ai pas encore atteint mon max mais j'ai déjà eu des groupes qui me supportaient, aux States justement. Je n'avais pas autant de public que Run D.M.C. mais ça va venir ! En attendant, j'y vais mollo, ce n'est pas la peine d'avoir les yeux plus gros que le ventre ! Quand au rap, à propos de

Run D.M.C., je les admire complètement ; de même que Kurtis Blow qui est peut-être mon préféré.

Tu travailles beaucoup ?

Non Stop ! Je dois faire des télé même à Paris, mon concert à Bobigny, des interviews... Mon nouveau disque sort en ce moment : C'est une chanson Soul qui s'appelle *Panic*. Et je retourne en studio après pour mon deuxième album. Pas de vacances avant d'avoir accompli mes projets. En fait ce concert en Jamaïque ça sera dix jours de vacances ! Et puis mon père est là-bas depuis six ans. Quand je reviendrais je vais enregistrer ce morceau que je veux chanter avec ma petite sœur... Elle a déjà sorti un single, *I love the crowd o'people*.

Comment s'appelle-t-elle ?

A ton avis ? Mrs. Irie !

Propos recueillis par Olivier Cachin.

- (1) D.J. : Rapper de la Jamaïque, le "dee jay" ou toaster délivre un texte parlé ou rimé sur une ambiance musicale. (Yellowman Smiley Culture).
- (2) U-Roy est un des premiers D.J. de la Jamaïque et le plus souvent cité comme référence par les chanteurs.
- (3) Le Saxon Sound System (ou Saxon Possé) est le groupe de toasters dans lequel débute Tipa Irie. Parmi eux Daddy Colonel.

CARMEL

(suite de la page 16)



Carmel avec Jerry (à gauche) et Jimmy (à droite)

Comment avez-vous réussi à imposer l'idée d'un clip mettant en scène l'agonie et la mort (Sally) ?

Carmel : Je crois, en effet, que c'est la première fois que quelqu'un meurt dans un clip ! Au début, nous aurions voulu que cette grosse femme soit dévorée par les Flammes mais "on" a préféré autre chose de moins dérangeant. Pourtant il était clair, dès le départ, qu'il s'agissait d'une chanson funéraire. "On" espérait que les gens écouteraient le beat et non les paroles. En fait, dans cette vidéo, Sally ressuscite, se met à danser etc... moi, je trouve ça un peu scabreux. D'un autre côté, ça désacralisait la Mort et montrait que ce n'était pas un sujet tabou. Si l'on veut bien montrer cette vidéo dans un programme pour enfants, je trouverai ça très bien.

Avez-vous changé de look depuis vos débuts en 83 ?

Jimmy : Les médias ont toujours essayé de nous faire passer pour un groupe rétro ou revivaliste ce qui est un non-sens. A partir du moment où nous avons commencé à jouer, nous n'avons jamais décidé d'être comme celui-ci ou comme celle-là. Si nous avons fait référence à des gens comme Mahalia Jackson (par exemple) c'est simplement parce

que nous écoutions leur musique.

Carmel : Quand j'étais petite, tout ce que j'écoutais, c'était les disques soul de ma grande sœur. Il n'y avait pas vraiment de magasins de disques dans mon bled et la radio était d'un ennui... Plus tard, j'ai essayé de me brancher sur le psychédélique : je me suis lancée à l'écoute de Bowie mais en fait le seul disque que j'aie vraiment apprécié était Space Oddity. Puis il a décidé de changer d'image, a décrété que c'était juste un gag et j'ai décroché. Ça m'avait réellement choquée à l'époque : les jeunes sont très impressionnables et prennent ces choses apparemment futiles très au sérieux. Nous, en tant que groupe, nous ne sommes pas obsédés par le look, ni par "créer une image", nous voulons créer notre musique. Evidemment, nous pourrions être mieux habillés mais nous préférons nous consacrer à notre musique ce qui, après tout, n'est pas si courant que ça de nos jours... si vous voyez ce que je veux dire.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Jimmy : Carmel était chanteuse dans un groupe pop à Manchester, un truc à la B 52's avec, comme eux, deux chanteuses. Quand je l'ai entendue, j'ai tout de suite pensé : "Qu'est-ce que se serait sympa si cette fille chantait seule."

Je lui ai dit ça et l'ai encouragé à aller dans cette voie. On se voyait de temps en temps et elle aussi m'encourageait à passer de la basse électrique à la contrebasse, ce que j'ai fait. Finalement, on a commencé à travailler ensemble puisqu'on s'était influencé mutuellement ! Nous voulions juste une batterie en plus et ce fut Gerry.

Gerry : Oui, d'ailleurs, c'est ça. On veut avoir une longue carrière et faire beaucoup de concerts.

Est-ce que vous connaissez la scène musicale "blanche" de Manchester Factory ou autres ?

Carmel : Non, pas vraiment. Ce n'est pas notre truc. D'un autre côté à Manchester, il y a pas mal de musiciens qui tendent tous à s'ignorer mutuellement. Il se passe naturellement plein de choses mais, finalement, pas de quoi détrôner Londres. Le seul musicien avec lequel nous ayons joué est un jeune saxophoniste de jazz nommé Courtney Pine qui d'ailleurs commence à faire parler de lui.

Avez-vous travaillé avec Brian Eno pour les deux titres qu'il a produit sur The Falling ?

Carmel : Voilà comment ça s'est passé : nous lui avons envoyé une cassette et il a bien aimé *Mercy* : il l'a donc enregistré mais "live in the studio" (conditions équivalentes à celles d'un concert), sans traficotages. Il l'a également remixé pour le maxi et a produit un autre morceau pour la face B...

Vous n'êtes pas des "jazz losers" ?

Gerry : C'est peut-être à la mode ce comportement là mais nous ne nous intéressons pas à la mode. Beaucoup d'artistes de blues sont sortis de l'oubli à cause d'un phénomène de mode musicale. Idem pour les musiciens de jazz. Nous sommes les gens que nous sommes sans faire de faux semblants. Moi, par exemple, qui ai reçu une éducation très convenable, je ne vais pas aller crier sur les toits que mes parents ne me nourrissaient pas tous les jours...

Propos recueillis par Olivier Cachin.

L'Équerre

ROCKS MODERNES

SPECIAL IGGY

JANV. FEV. 87

LE PHÉNIX

1967

C'était à l'aube des années 80 que The Ig jouait l'idiot. Costume cravate, lunettes cerclées d'écaille, il ne lui manquait que l'attaché-case. Heureusement ça n'a pas duré. Il a disparu puis revenu : *Zombie Birdhouse* (fin 82) et, maintenant *Blah, Blah, Blah* les médias, bla, bla, bla la société, bla, bla, bla la vie. Alors quand on a touché le fond et que l'amitié et l'amour vous en ont sorti que faire sinon assumer au maximum ? Et voilà Iggy transformé en générateur de santé, d'énergie. Il brûle de vitalité et de lucidité. En plein trip de pureté et on s'aperçoit que ça défonce tout autant.



Iggy Pop est une star et peut-être maintenant a-t-il décidé de le faire savoir encore une fois. Est-ce la troisième come-back ? ce sera bon. Sur son torse lacéré les anciennes cicatrices sont encore rouges. Il en rit à présent, comme à propos d'enfantillages. Après le concert-apogée du 15 décembre à Paris où il a prouvé qu'il est le King aux circuits les plus rapides, infatigable et sublime, on se reprend à croire en lui. Les fidèles n'ont jamais douté. Il aura donné tous ses anciens, tous ses nouveaux morceaux. Ceux de *Blah, Blah, Blah* révisés par le live, débarrassés de la sauce F.M. indigeste et *Nightclubbing*, *Lust For Life*, *Raw Power*, *T.V. Eye*, *Search And Destroy* mais pas *I Want To Be Your Dog*. Iggy Pop ne sera ou n'a jamais été le chien de personne. R.D.

Sous le sunshine de la West Coast, le rock surfe et plane. Peace and Love. Pendant ce temps, à 2.000 km de là, à Détroit la mégapole des usines automobiles enfouie sous le smog où tous les matins il faut nettoyer les vitres pour voir qu'il ne fait pas beau, James D. Osterberg fonde un groupe appelé The Stooges. En plein flower power, le punk, son opposé, vient de naître. 1977 : les Pistols reprennent *No Fun*. Au début, rares sont ceux qui peuvent supporter les accords surspeedés des Stooges, reflets métalliques énervés d'un Détroit où l'Apocalypse arrive tous les jours. Cependant, album après album, 1969, *Funhouse*, *Raw Power*, le succès vient et James Osterberg alias Jimmy, Jim, Iggy Pop, Iggy, The Ig, l'Iguane commence à récolter les raisins de la colère. On parle d'un nouveau Jagger, d'un super Jim Morrison, d'un autre Lou Reed. Mais pour Iggy, ce sera l'héroïne, le valium et la methadone, le trou noir et plus rien... jusqu'à ce que David Bowie, l'en sorte. (Extrait d'un texte publié en préface à une interview d'Iggy Pop par Alain Pacadis dans le journal *Facade* à l'époque de la sortie de *The Idiot* son album "disco-rock".)

VOLTE-FACE

"NEW VALUES est l'histoire d'un homme qui a décidé de faire volte-face, d'agir correctement et..."

Pourquoi correctement ?

Parce que ma vie est importante et quelque chose de précieux doit être traité correctement. Donc, la vieille méthode, la vieille équation c'est de chercher des valeurs et d'en faire une force; ma chanson est l'histoire d'un homme qui a une force et veut maintenant lui trouver une valeur, une raison, quelque chose en quoi je puisse croire. C'est tout." (Extrait d'interview d'Iggy Pop par Dorothee Lalanne, publiée dans *Silence*. Printemps 1980).

ATTENTION !

NE PAS RATER LES ENFANTS DU ROCK SPECIAL 10 ANS DE PUNK POUR FEVRIER 1987 !

VOIR AUSSI AU DOS DE CETTE PAGE



LE BLA BLA BLA DE L'IGUANE

Par Didier Saltron (A.F.P.)

Dans les fauteuils d'un grands caravansérail moderne qui joue à l'ancien, Iggy reçoit et avec la simplicité des rois ou des voleurs, très bavard entre dans son nouveau rôle. "Si j'ai un secret à présent ce ne peut être que la volonté. J'ai décidé une fois pour toutes, à présent, de ne pas mourir. J'ai une femme, Suchi, elle est japonaise et elle m'a beaucoup aidé. Ce que j'ai accepté d'elle, je ne crois pas que je l'aurais accepté d'une autre. Son caractère est très fort et volontaire, son attitude est dure. Elle me faisait honte et me faisait comprendre que si je voulais me sortir de mes ennuis, c'est surtout à moi-même que je devais m'en prendre. Mon fils, Eric, né en 1969, je ne l'ai pratiquement jamais vu. Je commence à le revoir à présent et je ne veux pas qu'il puisse penser que son père est un paumé. Et si vous me demandez pourquoi, pourquoi j'ai mené cette vie de dix ans d'enfer d'orages et de tornades, je vous répondrai : I don't have an answer to that."

Mais il dit aussi qu'il est une personne très rangée, bourgeois, conservateur, que même à l'époque des Stooges, c'est lui qui tenait la barre, au sein de la folie, c'était lui le plus lucide. On sait l'admiration que lui porte David Bowie : "David m'a demandé quels étaient mes standards rock préférés. Nous les avons écoutés et refaits. C'était pour *Lust For*

Life. J'ai fait *Blah Blah Blah* avec Steve Jones, il avait eu les mêmes problèmes que moi mais s'en était sorti. Nous avons fait des démos qu'ensuite je suis allé travailler avec David en Suisse, à Montreux. C'était très drôle, nous avons fait le marché David et moi dans les magasins de musique pour acheter des boîtes à rythme et plein de truc comme ça pour travailler à la maison. J'avais des maquettes déjà bien avancées, finalement, c'était un peu comme pour *The Idiot*. Cela dit, le disque n'a pas coûté tellement cher : bien moins de 100.000 dollars ! Dommage qu'on ne puisse pas écouter les démos, elles sont peut-être même meilleures que l'album fini ! Cela dit, le titre *Blah, Blah, Blah* est une référence aux agressions dont je me sens entouré en tant que citoyen : radio, T.V. et tout. La présentation de la vie par les médias est complètement dingue : travestissement, déformation. Je suis vraiment content de cette chanson, un de mes textes les plus aboutis, fouillés."

Iggy, The Ig est vraiment détendu comme quelqu'un qui a décidé de maîtriser et contrôler tout autour de lui. Mais, au moment où on pense que, comme Faust, il pourrait dire au Temps : "Arrête-toi, tu es si beau" James, Jim, Jimmy, Iggy, Iggy Pop, The Ig se tord sur ses coussins, étire ses bras et ses jambes musclés et lache : "I'm just as miserable inside as I've ever was".

L'IGUANE SE MÉRITE

Pendant treize ans mon attitude a été : "Fuck Life !" et c'est pour ça que des gens meurent. A présent, mon attitude est : "Fuck Death ! Let's Work !" et c'est ma prévision pour 1987. Première rencontre avec Iggy qui me dit : "D'où je te connais ?" et je réponds : "De nulle part". C'était le jour de la mort de Marc Bolan. *Death means nothing at all, let's pop.* Peut-être tout cela est déterminé mais il y a une logique inviolable et Iggy est significatif. Je suis une des personnes qui peuvent le moins se tromper sur lui et je revendique le terme d'"éclaireur", utilisé à mon sujet, dans L'EQUERRE. L'année 1987 sera une année de clarté, très dépouillée. Iggy a l'art de ramener les gens dans le droit chemin. Il a cette qualité d'entraîner loin et vite et, dans les scories, de tracer un chemin lumineux. Il est un accélérateur de particules, une façon de style, une façon de sortir de l'ensevelissement. Il est un personnage solaire, lumineux. Il est là où la flèche et la cible se confondent. YVES ADRIEN.

